

ROBERT LEVESQUE

★

JOURNAL INEDIT

(suite) *

* Voir, dans les cinq précédents numéros du *BAAG* (depuis le n° 59, de juillet 1983), les onze premiers carnets du *Journal*.



**ROBERT LEVESQUE
A ROME, EN 1935**

(Photo., coll. partic.)

CARNET XII

(août — octobre 1934)

Commencé à Solliès (Var) le 4 septembre 1934

(Suite du voyage d'août avec Gide)

Gide m'avait écrit que mes pages sur mon deuxième séjour à Bierville manquaient de la saveur de jadis, mais que du moins il avait été heureux de vivre ainsi avec moi... Un soir, à table, à Ascona, tout à coup, il se mit à m'en parler.

«Ces pages, me dit-il, m'ont paru assez insipides, c'est de l'eau claire. Si elles n'avaient pas été de toi, je ne sais si je les aurais toutes lues... Comment se rendre intéressant ? Voilà toute la question, et combien grande. C'est une affaire d'auto-critique... Mais j'ai lu d'autres choses de toi, je sais ce que tu peux donner ; c'est pour cela que je suis sévère. On a l'impression dans ces pages que ce qui arrive est naturel, attendu. Cela manque de *surprise*. Il n'y a pas assez de détails, et il en faut. Je m'en convaincs toujours davantage, il n'est d'intéressant que le particulier...

«Rappelle-toi le moment où Julien séduit Mme de Rénal : que de détails ! sur leurs positions, la place de la main, le cœur, etc... On sent même que Stendhal s'y est amusé, mais c'est grâce à cela que ce qui aurait pu être banal devient unique...

« — Serait-ce que mon style paraît négligé ? — Pas à vrai dire, bien que tu aies acquis de la facilité. Il faudrait que chaque phrase fût particulière... Songe à la phrase admirable de Montesquieu que je cite souvent : "La Suisse, ce pays que Dieu a fait pour être horrible"... Quand il a noté cela dans son carnet de voyage, il aurait pu aussi bien dire, banalement : La Suisse, ce pays horrible..., mais vois ce qu'il a pu y ajouter de beauté, d'éloquence cachée...»

Quelques jours plus tard, à l'autre bout du Lac Majeur, à Arona, comme nous admirions un matin, au marché, d'énormes poivrons rouges et jaunes, aussi éclatants que des Gauguin ou des Van Gogh, Gide me demanda si je n'avais pas envie de les décrire. «Non, répondis-je, je n'ai aucune tendance à la description.» Il eut un mot de refus, et aussitôt je sentis combien de belles choses que j'ai vues depuis des années sont déjà englouties...

Comme nous prenions notre thé dans une confetteria, il continua : « Bien que nous soyons toujours ensemble, je pense à toi... et je me dis que ton séjour à Rome avec une occupation régulière te fera du bien... car vraiment tu me parais inemployé. — Je ne m'ennuie pas. — Là est peut-être le mal. — Mais je n'aime pas être occupé. Dès que j'ai des "affaires", j'éprouve comme du désespoir, je suis débordé, je ne vis plus. — Je te comprends, je suis comme toi..., mais, à ton âge, je ne pouvais rien voir sans aussitôt, en même temps, éprouver le besoin de le noter... La perception et la notation ne doivent faire qu'un. C'est là ce qui fait le prix des bonnes pages des vrais écrivains. Un moment unique est ainsi fixé... Et puis quel plaisir n'a-t-on pas à trouver le mot juste !... Il faut toujours avoir son carnet sur soi et vivre studieusement. Toi tu es flottant... Mais ce qui m'avait frappé jadis dans ce que tu écrivais, c'était le don de rendre directe et sensible ton émotion. Cela est rare... Je me demande pourquoi tu n'y arrives plus aussi bien... Sans doute parce que, au lieu de noter aussitôt, maintenant tu écris des souvenirs... »

D'Ascona, nous prenons des billets pour Stresa... et nous voilà sur le lac. Le bateau avance vite, mais s'arrête à tous les ports. Les dernières stations de Suisse paraissent policées et mornes. Personne n'accourt au débarcadère... De loin en loin, quels charmants nageurs... En arrivant en Italie, les ports s'animent..., les maisons paraissent plus rustiques. Rien de riant, de peuplé comme ces rives (plus encore que le lac de Côme)... Rien non plus qui rappelle davantage la rade d'Ibiza, mais je la trouve plus austère et la préfère. Nous mangeons quelques pêches que Nouki nous a données au port... Notre désir est de coucher quelque part sur le lac pour descendre le lendemain à Nice... Voici Stresa, pour quoi nous avons nos billets, mais nous restons à bord. Ces grands hôtels, ces grandes rues nous effrayent... Poussons jusqu'à Arona, dont je me rappelle soudain le colossal Saint Charles que l'on voit sur la ligne du Simplon... Passons le long des Borromées que j'ai le temps de fouiller du regard. Ce sont des îles microscopiques. Îles de pêcheurs, ports avec petites barques et maisons peintes de couleurs... Hôtel Bella, beaux arbres et palais... Il faut avoir vu ce palais tout en terrasses et en statues se promenant sur les balcons et sur les toits. Dans la pompe, le luxe et l'artificiel, c'est très étonnant. Au milieu de ce cadre de montagnes, d'eaux et de fleurs, ce n'est pas sans beauté — mais un peu *comique*. Rien n'est plus italien — « très Henri de Régner », disait Gide — et ne peut enchanter davantage le touriste.

Nous arrivons à Arona, qui est du moins une petite ville provinciale, bien italienne, sans étrangers... Avant l'heure du dîner, nous flânons sur le quai. L'eau est laiteuse, et l'autre rive, à cette extrémité du lac, dorée par le couchant, paraît proche... Des gosses pêchent à la ligne... Plaisir de manger un minestrone bien assaisonné de fromage... Plaisir de retrouver le pain italien.

... Nous sortîmes et errâmes. Passablement de jeunes gens, l'air assez excité comme tous les Italiens, mais aussi l'air «sain»... La soirée était chaude. Toute la ville se promenait... Atmosphère espagnole... Nous rentrons à l'hôtel. Nous montons au balcon, assistons à une sérénade de quelques jeunes gens vêtus de blanc qui vont de terrasses en terrasses...

Levés d'assez bonne heure, le matin, nous descendons aussitôt voir le marché... Fruits et légumes admirables, éclatant au soleil... Poissons fraîchement pêchés... Atmosphère lumineuse, gaîté, agitation et nonchalance. Nous sommes vraiment en Italie et cela seul donne une sorte de bonheur... Nous prenons le petit déjeuner dans une pâtisserie et là, Gide me parle en des termes que j'ai notés ailleurs... Retour à l'hôtel. Gide se met dans un coin et travaille... Depuis plusieurs jours, ses préparations vont leur train. Il ne se sépare pas de ses papiers et à chaque instant les couvre de notes..., mais il ne veut pas qu'il soit dit qu'il travaille : «J'écris... et voilà tout», dit-il, «je ne sais ce que cela vaut...»

Avant de quitter ce lac, j'aimerais bien, comme je l'ai rêvé dès le début, faire un tour de barque. (Ah ! mes souvenirs de Lecco !...)

A la banque, impossible d'avoir un peu d'argent italien contre les petites pièces suisses qui me restent. Il faudrait changer des billets. Je renonce à la barque et me contente de rôder à nouveau... Un photographe expose toute une série de gosses en costume de bain ; il y a eu concours de natation. Chacun avec plaisir vient se reconnaître... Je trouve Gide sortant de la banque et l'entraîne sous les platanes, au bord du lac, dans un groupe énorme de jeunesse écoutant des musiciens. Nous avons vraiment sous les yeux tout ce que la ville compte d'enfants et de jeunes gens. Tous, peu vêtus, et dans des poses d'abandon, nous avons le loisir de bien les regarder... Sans cesse, nous avons l'air, Gide et moi, de courir les garçons..., mais notre but, le plus souvent, est d'en *voir* sans chercher autre chose. C'est un plaisir avant tout esthétique... Après le déjeuner, avant l'heure du train, Gide, par un jeu de patience qu'il sort de sa poche, apprivoise le garçon de l'hôtel et son petit ami... Quand nous donnons des timbres aux gosses, la confiance est gagnée... Le train a du retard, nous prenions notre parti d'attendre sur un banc, quand Gide, qui toujours rôde, s'échappe vers un terrain vague donnant sur le quai, où jouent quelques enfants. Il me fait signe de venir. J'arrive et vais plus loin pour découvrir deux cabanes basses, faites de feuilles d'acacia, avec des gosses blottis dessous. Ils trouvent amusant que je leur dise bonjour... et ils sortent. Gide est émerveillé... Ils sont en train de jouer à la guerre. Gide tire des sous, et leur fait deviner dans quelle main... Au début, ils refusent, puis ils acceptent, ravis...

Mais nous devons les quitter... Ils se pressent tous pour les adieux... «Ah !

dit Gide, comme ils sont caressants... et comme, si nous étions restés, ils nous auraient reçus dans leurs cabanes ! »

Voici le train ; nous y montons. Il part... De la fenêtre, nous essayons de revoir nos gosses, quand tout à coup en voici deux, les plus charmants, qui accourent au bord de la voie et nous crient adieu !... Puis ils retournent à leur cabane... Le train ne faisait qu'une manœuvre, et le voici qui revient. Nous avons été si ravis de l'adieu des gosses que je craignais de les revoir... peur du «réchauffé»... peur de les déranger..., mais les revoir fut encore plus charmant. Ils revinrent, suivis de quelques autres, et tous deux, à notre passage, tout souriants, un peu timides, envoyèrent des baisers de leurs mains ; vite, nous y répondîmes et déjà, presque gênés de leur geste à cause des camarades, ils reprenaient la lande... Inutile de dire que ce fut un des moments les plus exquis des trois semaines que nous passâmes ensemble. Bien que parfois dans nos courses nous fissions très «chasseurs», il ne fallait pas autre chose qu'un ait d'innocence ou de grâce enfantine pour nous combler...

Gide, toujours studieux, dans le train se remit à lire ; journaux et textes allemands, toujours un dictionnaire près de lui... J'eus en arrivant près de Turin (dont je regrette encore de n'avoir pu voir en 28 le Musée Égyptien) un moment d'assez grande émotion ; je dus aller au bout du couloir cacher mes larmes... Gide venait de me dire : «Je ne sais pas si on a mis une plaque sur la maison de Nietzsche... Ah ! quel épisode atroce... — Savez-vous, dis-je, que c'est grâce à l'aubergiste de la via Carlo Alberto qu'on a gardé les derniers manuscrits ? — Mais Peter Gast était près de Nietzsche... — Oui, seulement il ne put pas emporter les paquets avec lui, et c'est ce brave homme qui, consciencieusement, les envoya...» Les derniers jours de Nietzsche triomphant dans Turin, exultant..., puis soudain l'effondrement de cet homme sans lequel nous ne serions pas, je ne serais pas exactement ce que je suis... Tout cela me bouleverse... A cet émoi s'ajoute la pensée que Turin est l'ancienne capitale de la Savoie, terre d'une partie de mes ancêtres. Voix du sang. Puis je revois mon départ de Turin, il y a six ans ; comme il fut solennel ! C'était par un soir orageux, un dimanche. J'avais dîné de biscuits et de chocolat dans une chambre d'hôtel, car je n'avais plus guère d'argent. Ce jour-là finissait mon premier vrai voyage, mon premier temps de liberté. J'en récapitulais tous les bonheurs et, fou de joie, je m'exaltais, plein de reconnaissance et d'espoir. Je n'avais pas le moindre ennui à rentrer ; la joie absorbait tout et une voix puissante — qui d'ailleurs n'a pas menti — m'assurait qu'il y aurait dans ma vie d'autres départs...

Après la chaleur du jour, il se mit à pleuvoir... Le rêve de Gide, qui eût été de coucher dans un village de montagne (en souvenir de la randonnée en voiture qu'il a faite au Tyrol ce printemps), fut compromis... et nous allâmes jus-

qu'à Nice... Martin du Gard, qui depuis plus d'un an s'y est fixé, avait beaucoup insisté pour que j'y allasse. «Parce que vous y serez ? dis-je. — Non, je n'y serai pas cet été... Mais Nice est un spectacle extraordinaire. On y goûte vraiment les derniers plaisirs de notre civilisation qui finit. C'est une ville propre, partout de la musique et des fleurs..., la vie n'y est pas chère... J'y travaille toute la journée et je sors le soir pour rôder. A chaque pas naissent des aventures. Nice est un carrefour de toute l'Europe. Quels gens extraordinaires n'y voit-on pas ! Des gens ruinés qui veulent encore paraître. Des vieilles femmes parées de faux bijoux. Des gens pour qui on donnerait la moitié de sa vie afin de savoir leur histoire. Les vagabonds, les émigrés, tous ceux qui parcourent le monde, un sac sur le dos, ne manquent pas. Sans doute, ici il y a de la misère, mais tout est fait pour le plaisir, et chacun ne pense plus qu'au plaisir...»

Ce tableau m'avait bien alléché (d'ailleurs, toutes les fois que je passai à Nice, je fus frappé par la société extraordinaire qui l'habite), et bien que Gide redoutât de coucher à Nice — par peur du bruit — j'insistai pour que nous y passions la nuit... Il n'avait pas plu à Nice, mais le temps avait fraîchi. Ce n'était pas la Nice pâmée qui m'avait autrefois tant impressionné. Pour mieux voir l'aspect de la ville, nous prîmes une victoria qui nous conduisit à un hôtel tranquille, non loin de la jetée (Nice-Palace). Mais pourquoi y avait-il si peu de monde dans les rues ? Le cocher nous le dit : «C'est ce soir le Grand Prix» (cycliste)... Nous allâmes rôder autour des palissades que l'on avait dressées tout autour de la promenade où se courait le prix ; nombre d'enfants s'y étaient suspendus ou se faisaient la courte échelle. Prenons une glace sur le boulevard, puis Gide va se coucher.

... Gide part se renseigner sur les cars gagnant Grasse et Cabris (où voir les Herbart)... Le car que nous prîmes était un car d'excursion. Il suivit la route la plus longue et s'arrêta pour nous montrer des «points de vue» — entre autres, les gorges du Loup. Gide, assis près de moi, au premier rang, poursuivait son travail... (Passage à Saint-Paul et à Vence, qui me rappellent ma visite à Gabilanez.) Traversée de Grasse (nous sommes près de Cabris)..., mais il est près de midi, le car emmène toute la troupe déjeuner aux grottes de Saint-Césaire ; nous ne descendons pas aux grottes. Gide s'installe sous un arbre, et moi je flâne. Il me raconte, un moment, des souvenirs d'un séjour qu'il fit dans les Abruzzes pendant la guerre. Il en fera peut-être un jour le récit. Enfin nous reprenons le car. Le chauffeur va se détourner de sa route — et détourner ainsi plus de vingt personnes pour nous arrêter à Cabris. Notre descente avec bagages ne manque pas d'ahurir nos compagnons... «Je suis content de revoir la petite Catherine», me dit Gide... Nous allons voir aussi un garçon charmant, filleul d'Élisabeth, que les Herbart ont pris en pension parce

que ses parents n'en pouvaient rien faire. « Il a, je crois, quatorze ans, et il est merveilleux. Mais il faudra faire attention ; Herbart en est sûrement tombé amoureux..., et il est horriblement jaloux... Pendant longtemps, tu le sais, il n'a pas voulu que je vienne à Cabris... Il s'y était fixé pour être près de son ami Marius, un garçon qu'il avait connu ici à l'âge de treize ans, et qui, tout récemment, à la veille de passer son conseil, s'est tué en auto, presque sous les yeux d'Herbart. Cela fut sûrement un coup terrible. Vraiment, le destin d'Herbart est tragique. Il ne croit à rien, mais il est très superstitieux et dit : « Je tue tout ce que je touche ». Quand son fils est mort — il n'a vécu que quelques jours — ce fut un choc affreux. Il a juré qu'il ne recommencerait plus cette expérience. "Vous voyez bien, disait-il, que je ne peux pas donner la vie, que je tue tout autour de moi." De même pour Marius ! Je crains bien qu'il ne prenne maintenant Cabris en horreur..., où pourtant, laissant la villa du Lavandou, il s'est fait construire une maison... »

La maison des Herbart est exquise, dominant Cabris placé lui-même sur une colline. Derrière elle, il n'y a plus que la montagne. L'intérieur, moderne, confortable, original, est d'un goût excellent. Herbart me conduisit à l'auberge... Non averti de notre arrivée, on n'avait pu rien préparer pour nous à la villa. Herbart eut bien du mal à porter deux de nos valises, pourtant les moins lourdes ; il a vieilli, depuis trois ans. Il n'a plus cette couleur bronzée admirable..., son teint est blanc, son front ridé ; des pattes d'oie marquent ses yeux ; il y a je ne sais quoi de raide dans sa démarche, et d'étrange dans son allure (il était, quand je le vis, habillé de blanc), qui font penser à un fantôme... De plus, malgré la grande joie que je me faisais de le revoir, l'air inquiétant de son visage, son regard myope et bizarre, que j'avais oubliés, me donnèrent une gêne qui ne se dissipa point pendant les heures de mon passage à Cabris... Comme sa femme était à Grasse et que Gide voulut faire la sieste, Herbart m'introduisit dans son cabinet, où nous restâmes seuls... Sur sa table, la photo de Marius, avec des pois de senteur dans un vase... Tous deux, assis sur un divan. Il commence à me parler de son travail, puis du mien... Comme je me plains (je dis la même chose à tout le monde) de n'avoir pas encore d'idée..., il me demande si cela ne me ferait rien d'être plombier ou vitrier... Je lui réponds que ce me serait égal... « Alors, dit-il, vous n'avez pas une fausse vocation ; ce n'est pas une idée que vous vous êtes mise en tête ; vous suivez le destin ; il faudra qu'un jour vous écriviez... » Il vient d'acheter un yacht, et dès l'automne partira en mer avec sa femme et un capitaine. Il ne sait où encore aller, Portugal, Grèce ? Je lui parle des Baléares, et surtout d'Ibiza. Il me questionne un peu... Je le persuade qu'on y peut être heureux. Il m'assure qu'il ira, et prend par écrit quelques renseignements... Je vois fort bien qu'il ne pense qu'à fuir Cabris !... Il avoue vivre tout à fait dans la soli-

tude, passer des heures entières dans son bureau, et ne plus descendre au village. Sans doute il souffre de l'absence de Marius... et peut-être n'est-il pas aimé ici...

... Comme il me questionne..., je lui réponds que l'on me dit que je perds en profondeur ce que je gagne en étendue. Mais qu'y puis-je, si l'amour ne frappe jamais à ma porte ? Il me répond (assez tristement) que c'est une illusion de croire que la vie constante avec un être approfondisse quelque chose. Faisait-il allusion à Marius ou à sa femme ? Aux deux, peut-être... (Quand j'eus quitté Cabris — et même pendant que j'y étais — j'eus plusieurs fois l'impression qu'Herbart, et sa femme aussi, sont malheureux. Herbart est un des êtres les plus tragiques qui soient, et — quelque chose m'en avertit — il n'a pas d'amis...)

... Lui qui est persuadé qu'il a la guigne, quand je lui eus un peu parlé de moi, il dit : « Vous, vous avez de la chance. » J'en convins... puis j'ajoutai : « Mais à condition de ne pas faire certaines choses. Il en est que, d'instinct, je sais n'être pas faites pour moi. » S'il m'avait demandé lesquelles, j'aurais, sur le moment, été embarrassé pour le dire... ou j'aurais répondu : « Par exemple, je ne dois pas me marier. » Mais il y eût vu un blâme, car un tel homme, si tourmenté, devrait encore moins se marier que moi...

Élisabeth revint de Grasse avec le jeune François. Gide vint causer avec Herbart... et je fus jusqu'au dîner dans les champs avec la petite Catherine, qui m'avait vu jadis en marin, mais commença par me confondre avec Saint-Exupéry... Enfin elle se souvint d'une promenade en auto que nous avions faite dans les Maures en mangeant des bonbons... Je lui trouvai d'abord un peu d'affectation, elle s'écoute parler..., mais elle est spontanée, vive... Nous suivons un sentier, à chaque instant un insecte ou une fleur attire son attention... Pour rien au monde, elle ne veut revenir par le même chemin. Elle a toujours (ce qui m'avait frappé jadis) un raisonnement au-dessus de son âge ; on sent qu'elle a plaisir à causer avec les grandes personnes et à être traitée en grande fille. J'admire tout à loisir les collines qui, au pied de Cabris, descendent jusqu'à la mer... En revenant vers la maison, nous tombons sur Mme G., la mère de Marius. Depuis la mort de son fils, elle a un peu perdu la tête. Elle ne rencontre personne de la famille Herbart sans pleurer. (Catherine m'a dit : « Marius était le grand ami de Pierre ; ils s'aimaient comme deux frères. »). Cette femme s'est mise à distribuer tous ses terrains aux amis de son fils (surtout à Herbart), et elle a fait construire une petite maison, pour ne pas habiter celle où elle a été « heureuse » avec son fils... Elle nous fait entrer dans la chambre de son fils ; au mur, elle a cloué un panneau naïvement encadré de papier doré, dans lequel elle a réuni toutes les photos qu'a prises son fils... Elle nous fait voir quelques objets qu'il a faits de ses mains... Ce sont des

plaintes angoissantes qui bientôt serrent le cœur, rendent vivant pour moi ce fils que je n'ai pas connu... «Tous les soirs après son travail, il allait chez M. Pierre...», et près de la douleur bruyante de la mère, je songe à la douleur muette d'Herbart. J'oubliais de dire que, pendant mon entretien avec Herbert, il amena, non sans habileté, la conversation sur l'amour des jeunes garçons... «Il est même naturel de les aimer..., et je ne crois pas que l'on puisse faire un bon professeur sans amour — et réciproquement. — En effet, dis-je, plusieurs de mes élèves, cette année, m'aimaient sans le savoir. — Très bien. Ce n'est pas à vous de leur apprendre...»

La dialectique d'Herbart est subtile, serrée, il est difficile d'y répondre — sinon en disant que la vie est plus compliquée que toute théorie. Mais il n'était si subtil que parce qu'il plaidait *pro domo*. Je le voyais venir ; c'était par jalousie qu'il parlait... Rien de plus naturel au fond...

Après dîner, les enfants furent se coucher..., et, bien que je mourusse de sommeil, je dus rester au salon. Gide parla de son communisme. Approuva Billy qui le blâmait dernièrement d'être châtelain et de vivre de ses rentes. «On a raison, disait-il, mais il se trompe, car Cuverville ne m'appartient pas..., et je vis strictement du produit de mes livres. Je trouve d'ailleurs qu'ils me rapportent trop. Un écrivain qui devient un peu connu est trop riche... Au bout d'un certain temps, un livre devrait cesser de vous rapporter..., mais enfin, l'argent que je gagne, vous savez bien que les autres en profitent plus que moi... Il me serait facile d'écrire à Billy pour lui dire ce que je fais de ma "fortune"..., mais il en profiterait pour me couvrir de ridicule. — Je ne vous comprends pas, disait Herbert. Cela vous gêne d'être propriétaire (Il se disait gêné d'avoir une édition des œuvres de Bach qui vaut 40 000 frs et qu'il n'ouvrira plus de sa vie)... et cela ne vous fait rien de voyager en sleeping...» Gide expliquait fort bien qu'il distinguait posséder et user... «Mais enfin, disait Herbert, le scandale, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, et vous, vous vivez de votre travail...» Rien n'y fit. Gide est véritablement honteux de sa fortune. Il en souffre dans son communisme...

Le lendemain, Herbert donna le matin une lecture d'un chapitre de son roman à Gide. (Il regretta ensuite que je n'y fusse pas..., mais la veille il ne m'en avait pas prié... Ce chapitre, d'ailleurs, me dit Gide, laissait fort à désirer...)

Je profitai d'un peu de tranquillité, ce matin-là, pour faire des lettres à l'auberge — puis Catherine vint me chercher... (La veille, au clair de lune, Cabris, avec ses toits presque plats, tous inclinés dans le même sens, éclairés par dessous et baignés d'argent, était prodigieux. Abruptement perchées, ses maisons blanches faisaient penser à un village arabe.) Je demandai à Catherine si elle voulait boire de la limonade. Même, je n'ai jamais vu un enfant

dire oui avec tant d'enthousiasme. Ses réactions sont rapides, joyeuses ; on sent chez elle la confiance et l'amour de la vie...

... Herbart, ce dernier jour, avant le dîner, vint gentiment près de moi au salon ; là encore, je sentis de la sympathie possible entre nous... et pourtant nous ne fûmes pas naturels. Au dîner, il avoua un sentiment qui l'occupe bien fort et que je me trouve partager : la peur de la guerre et le désir à tout prix d'être loin quand elle éclatera... Selon lui, il faudrait toujours avoir un passeport en règle et de l'argent mis de côté... Particulièrement en janvier 35, au moment du plébiscite de la Sarre qui, selon lui, pourrait déclencher un conflit... Il est probable qu'à ce moment il sera au Portugal ou à Ibiza — car il veut être loin, mais assez près tout de même pour être là au « bon moment » — car il croit, lui, qu'il y a une cause qui vaut tout de même qu'on lui donne sa vie... Lorsqu'il parle de la Russie, il le fait avec une sorte de logique passionnée, un emportement clair, qui, je crois, font toujours rendre les armes... mais convaincre, c'est une autre affaire... Cette dernière soirée, Gide nous donna lecture du *Treizième Arbre*, comédie faite pour être jouée avec *Œdipe* et que, finalement, il ne donna pas. C'est plutôt une pochade, mais non sans finesse ; les dialogues sont bons... A ma honte, je dois avouer que je n'avais pas compris le centre même de l'action...

Le lendemain, une auto nous conduisit dès 7 heures à Grasse. Un enfant noir, bronzé, les bras nus et musclés, «un vrai dieu», jugea Gide, porta une de nos valises au car de Cannes. Bientôt, nous traversâmes des champs de jasmin que des enfants grassois récoltaient... A Cannes, arrêt d'une heure. Atmosphère voluptueuse ; le plaisir et l'amour sont dans l'air ; tout est gracieux, oisif... Le car Nice-Marseille nous emporte au Lavandou... Tout le long de la route, merveilles ; des enfants, des baigneurs, des campeurs. A chaque instant, la vie et le bonheur éclatent... Rien de plus capiteux. Nous traversons Sainte-Maxime que je ne connaissais pas encore (en face, on aperçoit Saint-Tropez que je ne connais pas — Gide non plus). Joie de revoir le Trayas, où j'ai passé deux jours avec Gabilanez, vraiment un des plus jolis coins de la côte, en tout cas des mieux préservés... Au Lavandou, nous devons aller à Bormes voir les Groethuysen et prendre notre courrier. Gide s'attend à trouver beaucoup de lettres... Ce matin, assez en train pour le travail, il se demande s'il ne ferait pas mieux de rentrer tout de suite à Cuverville — devant de huit jours le retour prévu... Je n'essaie pas de le retenir. Si je le veux, il me laissera en route... Puis, pendant que le car nous fait traverser les Maures calcinés par un récent incendie et que nous trouvons ce désert non sans beauté, il se penche vers moi et me dit : «J'ai toujours peur que tu ne t'ennuies avec moi, je crains de ne pas être assez gentil, de ne pas m'occuper assez de toi...» Je me récrie, et je dis tout bas : «Je pensais à l'instant que plus jamais de ma

vie je ne serai aussi dorloté et choyé qu'avec vous. — Mais non, cela arrivera encore. — Non, dis-je..., maintenant cela sera mon tour de donner cela à d'autres...» Cela ne fut que chuchoté, mais contribua, je crois, à prolonger de huit jours le voyage, et aussi le capiteux spectacle des plages que nous venions de traverser. Le Lavandou où nous arrivâmes aussitôt me parut charmant... Après le déjeuner, une auto nous conduisit à Bormes. Les Groethuysen, installés dans une des plus belles demeures qu'on puisse voir (chez M. Vizrich), nous gardèrent jusqu'au thé... D'abord, sans façons, nous fîmes la sieste ; puis, au village, nous fûmes prendre des biscuits (avec notre courrier)... Enfin, laissant Alix et Groet, charmants bavards, nous retournâmes au Lavandou...

Après le dîner, nous fûmes à la plage de St-Clair... Puis, comme nous nous arrêtions devant le petit café de la plage, un garçon blond de dix-huit ans, grand, fort, les bras nus, vint dire bonjour à Gide, qui d'abord ne le reconnut pas... Il le prenait pour le garçon de café... «Mais non, dit l'autre, je suis le fils de Charlotte.» (Sa mère était l'ancienne bonne des Herbart ; elle est morte à présent.) Il prononça «Charlotte» avec son accent du Midi, mais aussi un accent d'émotion... Gide aussitôt de le prendre presque dans ses bras : «Ah ! mon petit, je ne t'avais pas reconnu !»... Gide lui glisse une pièce. De retour au Lavandou (assez satisfaits de la soirée), nous rencontrons deux chômeurs vagabonds, à l'air inquiétant (dont l'un m'impressionne assez), qui nous expliquent leur haine de la société. Je les trouve intéressants..., mais Gide, au contraire, les trouve dangereux. «Ce sont eux, dit-il, qui nuisent à la révolution, car ils ne comprennent rien ; ils ne sont bons qu'à piller...» Il a raison, sans doute — mais parce qu'il raisonne en communiste... Moi, je m'intéresse (de loin, d'ailleurs) à ces types comme hors-la-loi...

Notre nuit fut mauvaise... Gide décida d'aller au plus tôt s'installer à Bormes, craignant trop (l'hôtel du Lavandou était bruyant) de compromettre par du mauvais sommeil son travail commencé...

... Gide monta à Bormes. Je restai seul... J'allai me coucher tôt, et à sept heures, le lendemain, je me mis au balcon à faire des lettres en retard... J'allais commencer à mettre à jour mon journal, qui depuis quinze jours me tourmentait, quand Gide m'appelle au téléphone. Il me vante le calme et le charme de Bormes ; on y dort, on y travaille ; les Groethuysen lui ont donné une chambre ; ils en ont une pour moi, etc.. Je prends un dernier bain à St-Clair, puis à midi une auto me monte avec mon bagage. La chambre qu'on me donna était exquise, avec vue sur les collines calcinées, Zoussia et la mer... Port-Cros et l'île du Levant s'étendaient devant moi... J'avais une terrasse d'où je voyais parfois quelque croiseur passer... Comme il me paraissait lointain, étranger ! Voici trois ans pourtant, j'étais sur un de ces bateaux — et souvent

dans ces mêmes parages... Rien ne change. Ce n'est que nous qui changeons !

Quand j'arrivai dans Bormes, Gide était sur le bouloir avec des gosses. Il me guettait en jouant avec eux ; puis, me voyant, il leur donne rendez-vous pour l'après-midi et monte dans la voiture avec moi...

La veille, au Lavandou, fort heureux que je me sois bien entendu avec la petite Catherine qui me tint d'interminables discours, il voulut savoir ce que nous avions dit et ce que je pensais d'elle. «Tu sais que c'est ma fille ?... D'ailleurs tout le monde le sait ; j'ai posé un jour franchement la question à Malraux... — Sa ressemblance avec vous, dis-je, est émouvante. — Pendant longtemps, j'ai cru que cette petite n'était pas intelligente, mais maintenant je commence à m'intéresser à elle et à m'y attacher. Même je remarque en elle des choses qui sont en moi, mais que j'aurais pu prendre en partie pour de la littérature. Ainsi, quand elle était toute petite, un jour elle se promenait avec nous à Peira-Cava en tenant une canne qu'elle aimait beaucoup. Soudain la canne tombe dans un trou et disparaît... Nous nous attendions à une crise de larmes, mais non : elle dit tout simplement : Elle est partie ! Une autre fois, elle jouait sous la table, quand elle se frappe au front... que crois-tu qu'elle fit ? Elle se frappe de nouveau pour voir comment ça lui était arrivé::: Ce besoin de se rendre compte, cela, c'est tout moi... Elle a aussi un besoin de sympathie, une manière de s'attacher immédiatement... Elle n'est pas égoïste, et d'ailleurs, quand elle fait une promenade, à l'école, on lui fait toujours inviter une compagne, de préférence pauvre... Mais pour les études, jusqu'à présent, elle n'est pas bien douée... Il est vrai qu'à son âge, en classe, je ne comprenais même pas ce qu'on voulait de moi...»

A Bormes, nous fûmes déjeuner au restaurant pour ne pas donner d'embaras à Alix. La patronne, bouche en cœur, était la femme la plus sucrée que j'aie vue — elle parlait en chantant, faisait des grâces, etc., et la servante l'imitait... Gide était déjà au mieux avec le petit neveu de la maison, surnommé Poulet, qui lui dit un jour : «M'sieur, vous êtes dans le dictionnaire...»

... Plus tard, il y eut une partie de boules, avec les gosses, à laquelle, vite lassé, j'assistai en spectateur. (J'expliquai un jour à Gide, lui si joueur, et qui aime gagner, que je n'aime pas les jeux... mais que pourtant je considère la vie comme un jeu et m'amuse de tout... Ce qui me gêne, c'est l'attention qu'il faut porter à un jeu établi, et la règle elle-même.)

Je m'entendis très bien avec Alix, l'aidant à mettre le couvert, faire la vaisselle, etc., car nous prîmes les repas du soir chez les Groet. Même je lui donnai quelques conseils pour la cuisine, et elle voulut bien me trouver quelque sens pratique devant Gide qui me croit gourde. Beau type de révoltée que cette femme..., elle se ferait tuer pour la cause... Mais un peu trop intransigeante ; elle juge presque tout, hommes et choses, en fonction de la politi-

que. Rien de plus émouvant que sa sollicitude pour Groet, qu'elle appelle «mon petit enfant»... Il faut, en effet, le soigner, le laver comme un gosse..., mais cet homme est si profondément «dans la lune» pour ce qui est de la vie courante, et surtout si paresseux — il n'a pas le courage de secouer la cendre de sa cigarette, etc. —, est un observateur étonnant ; il voit tout — en quelques mots, il singe les gens et les fait vivre devant vous. J'ai rarement vu plus belle intelligence. Il a tout lu dans toutes les langues... et sur chaque sujet il dit du neuf ; nous nous entendions fort bien. Toute sa personne respire la bonté. A table, il faut presque le faire manger. On doit éloigner de lui les plats, car, les prenant pour un cendrier, il y jetterait des cigarettes. Il fume sans cesse, et comme il lui serait trop pénible de tenir sa cigarette à la main, il la colle sur ses lèvres et la laisse brûler... C'est lui qui, sortant un jour du bâtiment des Archives où il étudiait la Révolution, dit à un Anglais qui lui demandait «Quel est ce monument ?» : «C'est l'Assemblée Nationale» !...

Alix et lui furent pleins de propos sur les gens : Fargue, princesse Bassiano (que je verrai à Rome), etc.. Intéressantes révélations de Gide sur Du Bos, que j'aimerais connaître... Selon Alix (qui me le dit en particulier), Herbart ne serait pas guéri de l'opium. Il fait de temps en temps des fugues à Toulon pour s'approvisionner. Andrée Viollis, en 31, en Chine, le trouva inutilisable, il était toujours dans les fumeries. Dès qu'il cessait l'opium, il avait des visions affreuses... et, depuis, il a grand'peur de la folie (ainsi que du suicide)... Les longues heures qu'il passe dans son cabinet, selon Alix, c'est pour fumer. Mais ni Gide, ni Élisabeth ne s'en doutent...

... Un soir, Groethuysen nous dit tenir de Daniel Halévy (qui l'avouait à regret) que Michelet, pour s'inspirer, avait besoin d'assister dans quelque cabinet à des ébats amoureux. Ainsi, le voyant était aussi voyeur. «Rien de plus bizarre, d'ailleurs, dit Groeth, que les goûts sexuels des idéalistes... Rilke, par exemple, était un onaniste. Je le tiens de son ami Kassner (Je me rappelle alors une allusion à l'onanisme dans *Malte...*), et les fameuses maîtresses qu'il a eues (combien n'en cite-t-on pas !) étaient des femmes complaisantes...»

Pour me mettre à l'anglais, c'est Swift, selon Groeth, qui serait le plus facile ; il faut lire surtout *Les Vieillards* et *Les Chevaux*. Pour l'italien, selon Gide, c'est Boccace, surtout les prologues des *Journées*... Plusieurs conversations entre Gide et Groeth sur les littératures étrangères. Discussion de vers de Gœthe, etc.. Gide déclare que Browning a été une des grandes lectures de sa vie ; admiration extrême pour Meredith.

... Comme les Groeth partaient passer quelques jours à Port-Cros, à la villa de la NRF «La Vigie», nous y allâmes aussi une journée. La mer était mauvaise. Paulhan vint nous attendre au débarqué. Il fut plus que charmant avec moi, plein d'attention, craignant toujours que j'eusse froid, chaud, soif, etc..

... «La Vigie» est un ancien bâtiment militaire, assez rustique, situé au bout de l'île. Il y fait grand vent. Le site est beau... mais je n'y pourrais vivre, je me sentirais en prison. Nous fûmes une dizaine au déjeuner. Les Paulhan ont toujours des amis près d'eux. Dernièrement ils reçurent Michaux, mon ancien surveillant. Ils attendaient un peu les Jouhandeau, qui finalement ne viendront pas. Le revoir aurait été curieux..., mais Jouhandeau certainement n'aurait pas pu être naturel... Parmi les convives, un certain M. Chipch, grand ami des Ungaretti que sans doute je verrai à Rome... Paulhan, heureux que je sois nommé là, car me dit qu'il y a quelques années l'Office des Universités recevait sans cesse des plaintes de professeurs les uns contre les autres... Il croit que maintenant ces orages se sont calmés. (Gide, plus tard, m'avoua qu'il n'est jamais tout à fait à son aise avec Paulhan, mais il n'y paraît pas. Ils parlent d'ailleurs surtout de littérature.) Pour finir, nous allâmes faire visite à Arland, qui habite aussi un ancien fort de l'île... Gide était heureux de cette occasion de faire quelques avances à Arland, avec lequel les rapports sont très difficiles... La visite, selon Gide, fut assez réussie, et surtout promettant des rapports moins tendus, mais Arland, réticent, raide, cherchant des choses aimables à dire et n'en trouvant pas, n'avait pas l'air engageant. Enfin, malgré la grosse mer, il fallut prendre le bateau... Paulhan et Arland nous accompagnèrent, ainsi que plusieurs dames. Jusqu'au dernier moment Paulhan s'occupait de moi, cherchant sur le petit bateau un endroit où je serais bien, me donnant des conseils pour éviter le mal de mer, etc.. Hélas ! rien n'y fit... la traversée fut interminable. Le mistral soufflait, etc.. Je fus content de débarquer aux Salins d'Hyères, d'où une auto nous conduisit à Hyères-Plage. Gide, jadis, y passa plusieurs étés. A l'hôtel, où Martin du Gard a fait plusieurs séjours, on le reconnaît. Après un tour dans le pays, nous nous couchons... «Mais, me dit Gide, la plage dans le jour est très amusante, et il y a près d'ici un village que j'aimerais revoir. Il était, voici quelques années, extraordinaire.» C'est le Perquier, où nous allons le lendemain. Ce village a été bâti dans les pins près de la mer ; il est presque uniquement fait de maisons en bois, qui appartiennent surtout à des Marseillais qui y passent l'été, ou même qui viennent s'y retirer. L'impression est extraordinaire ; on ne saurait rien voir de plus «petit bourgeois». On devine des drames, des rivalités, etc.. Nous ne faisons que passer. Regrettons tout de même un peu de ne pas nous asseoir près d'une vieille que reconnaît Gide et qui nous aurait sûrement raconté des histoires inouïes sur la population...

... Nous partons le soir pour Toulon, que j'ai grand désir de revoir après trois ans... A Toulon, où naturellement je circulai comme chez moi, j'arrivai assez tôt sur le quai pour voir le coucher du soleil. Beaucoup de monde dans les rues — et comme jadis, désir d'être partout à la fois pour voir tout ce qui

se passe... Au dîner, nous nous découvriâmes tous deux un mal de gorge (attrapé sans doute pendant la traversée de Port-Cros), nous prîmes de la tisane, et Gide rentra au Grand Hôtel. Moi, je sortis pour rôder parmi mes souvenirs, mais j'étais las, ce qui peut expliquer en partie que je ne vis rien de beau... J'assistai par exemple, à dix heures, à l'embarquement des matelots sur le quai. J'avais le plus grand mal, d'abord, à imaginer que j'avais été l'un d'eux, que tous ces rites avaient continué bien que je les eusse oubliés (les officiers faisant les cent pas, les matelots ivres, ceux qui arrivent en courant, les marchands de sandwiches qui crient : «Allons, les marins !», les chaloupes à vapeur qui fument, etc.). Je me souvenais de l'impression prodigieuse que j'eus de ce départ en 29, un dimanche de septembre, à minuit. J'étais alors exultant, plein de feu..., et il faut avouer, d'ailleurs, que la soirée se termina admirablement : je fis conduire dans une vedette une dizaine de matelots qui avaient manqué leur chaloupe..., cela me fit faire une promenade au milieu des bâtiments illuminés et des cieux étoilés. Ce jour-là, j'eus l'impression que tous ces matelots qui s'embarquaient, que ceux même que je reconduisais pénétraient, loin du profane, dans un univers surprenant... J'avais envie de les suivre, j'étais grisé... Et sans doute, encore, ceux qui désirent partir éprouvent-ils la même impression... Moi, maintenant, j'ai fait l'expérience ; je suis allé là-bas, j'ai vécu de leur vie, j'ai connu les retours mornes en chaloupe pendant lesquels chacun s'endort ; l'entrée par la coupée où l'officier vous regarde des pieds à la tête, l'opération pénible de trouver son hamac (quand on le trouve !), de le traîner, de le «crocher» parmi les autres..., et la nuit trop courte, car il faut se lever dès cinq ou six heures... Belle figure, peut-être, des appels de l'au-delà !

... Le matin, réveil avec la pluie. «Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres»... «Le voici donc fini, cet extraordinaire été», dit Gide, et il ne pensa plus qu'à travailler...

... Comme il m'ennuyait de rentrer aussitôt à Paris et que je connaissais l'existence d'un hôtel à Solliès, j'y allai voir. Malgré la pluie, le village perché sur des rochers (un peu Saint-Paul ou Cabris) me parut beau... De retour à Toulon, à midi, déjeuner chez «Charley» avec Vera, qui vient de Tamaris. J'avais été déçu d'un dernier revoir cet hiver. Je le fus plus encore cette fois... Choqué surtout de l'esbrouffe, de l'indiscrétion de Vera. Elle crie à tue-tête, nomme Gide tout haut, veut à tout prix se faire remarquer. Cela fut d'autant plus gênant que Gide rencontre plusieurs connaissances : Chadourne, un Chilien, et Desbordes, en villégiature ici, que l'on fut chercher... Il a heureusement changé depuis trois ans — il a quitté Cocteau ; sa mine est bien meilleure. Il se confondait en remerciements parce que Gide avait pensé à lui...

Prenons un car pour Marseille. A Marseille, Gide trouve un gros courrier.

Nous le lisons dans un «thé», rue Paradis. Soirée au cinéma.

... Se décidant à rentrer aussitôt à Paris et renonçant à s'arrêter à Lyon pour voir Michel, Gide fait ses valises. Comme d'habitude, il est fort en avance..., mais le train se forme, Gide y monte et, brusquement, les adieux...

Arrivé à Solliès depuis le 3 et par le soleil. Tout ému de voir que le hasard m'a conduit dans un endroit si beau. Ville rocheuse toute en terrasse, dominant une admirable vallée... Derrière le village, des collines où l'on peut grimper à loisir. (Gide, au pied d'une colline, se dit toujours : «Comme on doit être bien là-haut — mieux qu'ici», et c'est pour cela qu'il a toujours envie de monter.) Ce village est presque dépeuplé. En somme, les derniers jours que je vais passer ici, maintenant que j'ai fini mes récits, seront peut-être solitaires et mornes, mais je pourrai lire et méditer... De plus, la lumière attendrie de septembre, le ciel qui devient pâle, me ravissent. Les peintres, jadis, venaient en foule à Solliès, dit la patronne de l'hôtel. Je le comprends... mais regrette d'autant plus d'être si seul dans ce cadre..., alors que, l'été devenant faible, je ne sais quelle douceur dans l'air et la nature vous amolissent...

... Je ne crois pas avoir connu plus bel été, plus belles vacances... Pour le bonheur, c'est une autre affaire... Il dépend trop de notre cœur, mais les événements furent heureux et je n'eus pas un instant d'ombre.

Maintenant que ce voyage est raconté, j'en ai fini d'écrire au courant de la plume et selon des souvenirs (deux choses que blâmait Gide), je vais me préparer à une vie nouvelle (Rome, un métier, etc.) et à un art nouveau.

Solliès, 6 septembre.

Solliès, 9 septembre.

P.S. — Gide aime trouver chez Catherine le goût de l'instant. Ça lui confirme le sien... La première fois qu'elle fut à Paris, arrivant à la gare et voyant tant de monde, elle cria, joyeuse : «On dirait un accident !» «Elle a aussi le goût des accidents, disait-il. Comme moi, ça l'excite.»

En arrivant à Toulon, comme nous avions faim, nous fûmes, place Puget, à mon ancienne pâtisserie. On m'y reconnut. J'avais pris l'habitude — surtout à la fin de mon service — de m'offrir des gâteaux à chaque sortie. Dans le plaisir très sensuel de la pâtisserie, je fais entrer autre chose que la gourmandise. Je goûte certains gâteaux comme un poème, ou bien j'y trouve un plaisir sentimental qui me console d'un déboire, ou presque un plaisir sexuel : un ersatz... Cela fait partie aussi du voyage ; à Paris, je ne mange pas de gâteaux, m'y nourrissant peut-être d'autres mythes...

Le matin que je fus à Solliès visiter l'hôtel, je me mis à l'abri sous une porte qui était celle de la gendarmerie. Ces messieurs les gendarmes étaient en

train d'inspecter, avec des rires de dégoût, le contenu de la pauvre valise d'un vagabond, aux cheveux ras, à l'air de chien battu, que j'avais vu tout à l'heure sur la route. On avait dû l'arrêter, à moins qu'il ne fût venu de lui-même échouer là, ayant faim.

Bagage très hétéroclite (quelques livres parmi des ustensiles hors d'usage)... Tout ce qui était sale et vieux, on le remettait dans la valise à coups de pied, et tout ce qui avait une apparence d'utilité et de bon état, on le jetait à part. Un gendarme criait : «Un fer à repasser, une paire de ciseaux !»..., pour qu'un collègue en dressât l'inventaire. Tout objet un peu propre était *évidemment* le produit d'un vol. Le pauvre garçon terrorisé essayait de balbutier, mais on lui criait : «Ta gueule !»

Le contenu d'une valise dispersé sur le sol est toujours lamentable, mais cette valise de misère, pleine de loques et de ferraille, qui était toute la *fortune* d'un homme, avec quel air de détresse, de rage contenue, de résignation, il la regardait. Il semblait dire à ceux qui riaient tant de ce bazar : «Vous ne pouvez pas comprendre !»

Ces gendarmes étaient plus bêtes que méchants... Quand l'inventaire fut fini, qu'on eut toisé le vagabond et que sur un ton rude on lui eut dit : «Enlève ta ceinture !», on le poussa dans le cachot. Le brigadier, en revenant, disait, rieur : «Il doit avoir l'habitude de morfler (recevoir des coups), car il serait joliment les fesses !»...

Nul regret de n'avoir pas voyagé plus tôt avec Gide. (Nous avons projeté successivement, jadis, d'aller en Algérie, en Tunisie, au Maroc...) Il fallait tout ce temps de connaissance (huit ans) pour que notre intimité atteignît cette perfection. Aujourd'hui, quel accord ! quel unisson ! La différence d'âge ne compte pas. Nous nous comprenons sans parler... Surtout, nous avons en commun cette facilité à répandre l'amour sur les premiers venus...

J'ai fait, durant ce voyage, quelques progrès en jugement et en sensualité ! Il ne faut pas les séparer... J'ai plus de goût pour les êtres, plus de plaisir à voir les paysages... Je goûte mieux les fruits, les vins, la cuisine... Plus prêt à saisir l'imprévu ; je sais mieux saluer la beauté.

A Solliès, relu : Vasco, *Lorenzaccio* et les *Opuscules* de Pascal. Pendant tout le voyage avec Gide, pas ouvert un seul livre ; je voulais vivre uniquement — cela me donnait parfois un air désœuvré qui l'inquiétait. Plaisir de plus en plus *sincère* à lire de bonne langue. Surtout Pascal... Bonheur de me débarrasser des admirations de commande.

... Je veux toujours tout avaler d'un coup. Je me jette sur les choses. Puis, peu à peu, les choses viennent à moi (façon de parler)... mais déjà je suis ailleurs.

Moi, d'avance, je suis l'ami de tous. Mais comment aussitôt leur parler ?

leur dire que mon âme les chérit ?... Enfin, avec le temps, je les approche, et ils ont enfin de la sympathie pour moi...

Conversation avec Gide sur l'amour — ou, plus exactement, monologue devant lui. Il se refuse à en parler. Il est naturel que j'y pense à mon âge. Pourquoi, me demandé-je, alors que je me crois pareil aux autres, n'aimé-je personne en particulier ? Est-ce force ou faiblesse ? Pourquoi cet amour général ? Gide me répondait en me parlant de Whitman, ou en me disant qu'il sent comme moi et que depuis longtemps il a trouvé stérile de se demander : ai-je raison, est-ce mieux ?..., ou de se comparer aux autres. Deux ou trois fois dans sa vie, dit-il, il a connu la passion.

*Visite à la Chartreuse de Montrieux
(treize kilomètres de Solliès)*

C'est la première chartreuse que je voie habitée, et mon premier contact avec des moines depuis la Trappe. J'allais là-bas non sans curiosité, car Becker, à qui j'avais parlé des dangers que j'eusse trouvés à me faire trappiste — surtout celui de rêver pendant les longs travaux manuels —, me disait : « La Trappe n'est pas un ordre d'intellectuels, mais la Chartreuse, c'est l'idéal pour nous... »

Cadre charmant de Montrieux. Chênes verts et ruisseaux, montagne boisée qui rappelle la Grande Chartreuse, cloîtres clairs et enjolivés. Fleurs un peu partout (rappelle en plus petit le luxe de Pavie). On m'assure que rien n'est fait ici pour les yeux, que rien n'est donné aux sens : pas de liturgie (fleurs artificielles à la chapelle), toute l'année la même messe, et sur le ton le plus plaintif, le plus éteint... Belle robe blanche (plus propre que celle des Trappistes), avec un chapelet blanc à la ceinture...

Au réfectoire, on a des nappes et des serviettes (mais, sauf les jours de fête, on mange en cellule). Couverts de bois, tasse à deux anses pour le vin, ainsi qu'un pot, devant soi ; le tout, d'une faïence assez gaie. On mange du poisson, des œufs, jamais de viande.

Chaque chartreux a sa petite maison donnant sur le grand cloître : deux pièces de plain-pied. D'abord la salle de l'*Ave Maria* où, en entrant, il est de règle de dire une prière. A côté, la chambre avec lit, table, rayon pour les livres, prie-Dieu, etc.. Ils couchent habillés... dans deux draps de laine. Dans l'entrée, près de la porte, petit guichet par où on passe les plats ; un escalier descend à l'atelier avec établi de menuisier ou quelques autres outils. Ce travail n'est point fait pour être vendu, ni même pour servir, mais seulement pour délasser. Enfin, une porte donne sur un petit jardin, que les Pères, en général, aiment cultiver. Sous l'escalier, provision de bois pour l'hiver. Il était de règle, jadis, que le chartreux fît lui-même sa provision — aussi, les

jours de promenade, rapportent-ils encore quelques morceaux de bois...

Le Père Prieur était absent. Le Père Vicaire le remplaçait. Je demandai à le voir. Gauchement, je lui dis d'abord que je désirais avoir quelques détails sur la vie des moines... pour mon instruction. «Lisez Baumann», me fut-il répondu. Cela ne faisait pas mon affaire... et je dus insister.

J'appris que la journée d'un moine est courte. Tout est réglé d'avance. Beaucoup de temps aux offices. Le reste dans la cellule, en méditations, lectures spirituelles, etc..

«Dans les débuts, vous apprend-on à lire, à méditer ? — Pas de formation collective. Pendant les premières années, quatre ou cinq ans, on est sous la direction du Maître des Novices, qui vient voir chacun dans sa cellule... Nous n'avons pas de moule général. — Et que lit-on ? L'Écriture, les Pères, les Mystiques ? — Au début, surtout pas de mystiques ! Un inspecteur primaire, dernièrement, me parlait de Ruysbroek, de Tauler..., je lui répondis : Tout cela est bien beau... mais depuis combien de temps vous êtes-vous confessé ?» (Même saint Thomas, m'a-t-il paru, leur semble un début dangereux...)

«Dans la cellule, peut-on écrire ? — Oui, on a du papier... mais nous ne sommes pas des Bénédictins. Jadis, quelques pères furent écrivains... mais aujourd'hui, on n'en connaît pas. Le plus souvent, nous brûlons nos papiers. Nous sommes des contemplatifs... Nous jeûnons fréquemment, mais on s'y habitue, car nous ne faisons pas de durs travaux comme les Trappistes... Il y a l'office de nuit, qui dure trois heures. Parfois, on arrive au chœur sans avoir dormi, ou, d'autres fois, après l'office, on ne se rendort pas. La règle, pourtant, nous donne assez de repos. Le plus difficile, dans notre ordre, c'est de supporter la solitude. Il ne nous faut pas de neurasthéniques, et pas de nerveux ; il faut pouvoir dormir. Pas besoin d'avoir beaucoup de forces, mais un bon équilibre. Le recrutement devient difficile, car l'équilibre n'est pas le fort de notre temps. On est trop agité. Même les prêtres passent leurs vacances à jouer au foot-ball, à promener des enfants, etc.. — Il ne faut donc pas être rêveur, pour devenir chartreux ? — Non, pas de mélancoliques. — Ma rêverie n'est pas triste. — Mon ami, pour ceux qui ont besoin d'action, il y a d'autres ordres : les missions, les Dominicains, etc.. Nous, nous vivons tout à fait hors du monde, ignorant les nouvelles, ne lisant aucun moderne. Notre règle est le silence. Cependant, nous pouvons causer des questions d'ordre intérieur... Le lundi, il y a récréation, c'est-à-dire promenade. Beaucoup préféreraient ne pas y aller. On peut parler... mais on n'a rien à se dire. (Comme les Trappistes me le disaient au sujet de leur sortie annuelle.) Pas d'intimité. On ne sait presque rien les uns sur les autres (sauf le confesseur). Le chartreux, toujours en tête-à-tête avec lui-même, se fait dans le silence une mentalité à part... Aussi, naturellement, il ne veut pas parler. Il ne sait plus le faire...»

Donc, silence, isolement. Pas de travail fixe (ni traduction, ni rédaction d'un livre, pas d'études suivant un programme). Une contemplation perpétuelle, soutenue par quelques lectures et entrecoupée de petits travaux manuels. Et de longues heures à la chapelle... Il n'est pas de vie plus intérieure.

Je ne trouve pas que cet ordre plus que la Trappe me convienne (sans parler de la foi). J'aime pourtant la solitude, je la préfère à tout, mais j'ai aussi un besoin d'action.

Entrer dans un ordre actif ? J'ai besoin d'une action modérée. Dès que je fais trop de choses, je trouve cette agitation inutile, je deviens triste... Alors ? J'ai besoin de changement, de passer à ma guise, et selon les jours, de la contemplation à l'action. Cette conclusion sincère me mène tout droit au métier d'écrivain.

Pas le moindre essai de racolage — bien différent de la Trappe. Ici, nous sommes chez des individualistes. Ils ne nous disent pas : «A la longue on s'y fait», mais au contraire : «Peu s'y habituent»...

Paris, le 16 septembre.

Passé à Saint-Symphorien voir Michel... Visité Lyon... Vu d'abord le parc de la Tête d'Or (son jardin botanique, beaucoup plus grand que celui de Paris). Une partie du parc est «à la française», et l'autre rappelle assez le Bois de Boulogne. Ménagerie assez bien tenue. Admirables quais de la Saône et du Rhône... Beaucoup plus larges et boisés que ceux de Paris. Impressionnants immeubles sur les bords..., et surtout, à droite de la colline de Fourvière, admirable quartier étagé de la Croix-Rousse. Enchevêtrement gris de maisons d'ouvriers. Donne vraiment l'impression d'une grande cité. Vu la cathédrale ; abside romane assez belle... et surtout manécanterie du XI^e siècle qui me ravit. Déjeuné dans un petit restaurant du centre. Le repas fini, j'allai d'abord au Musée des Beaux-Arts — l'esprit pas trop aigu, mais voluptueux. La bonne cuisine m'avait mis dans un état de gourmandise qui me fit seulement caresser du regard les bons tableaux, comme on admire les êtres dans la rue. La *Maraîchère* de David... La *Folle* de Géricault. Plusieurs paysages de Corot, d'une période intermédiaire entre l'Italie et l'Ile de France. Portrait de *M. Antony et ses enfants*, par Prudhon (on dirait un Goya). *Jeune fille en blanc*, de Manet. Un paysage avec animaux de Potter, étonnant d'espace et de «sens animal». Une copie de Greco faite à Tolède et donnée au musée en 1884 (on avait donc parlé du Greco avant Barrès). Trois fresques de Puvis dans l'escalier — moins bonnes que celles de Marseille. Leur symbolisme religieux et littéraire ne me plaît pas (*Bois sacré*, *Inspiration*, etc.).

Un Berger du Morvan, par Charlot. Style moderne, assez lourd..., mais du charme. *Fanfare de Bois-le-Roi*, par un auteur de la fin du XIX^e. Il a fort

bien saisi l'allure des jeunes gars, ouvriers, paysans qui se réunissent pour faire de la musique. Rien de plus charmant, mais pas mièvre. J'aimerais décrire un jour ces sortes de réunion... (Le Musée compte plusieurs toiles de maîtres modernes.)

Vu (à la Bourse du Commerce) le Musée des Tissus. Collection étonnante, depuis l'antiquité. Un prêtre s'arrêtait fort aux chasubles et chapes de velours, de brocart, etc.. Rien de plus riche. Beaucoup plus beau que ce que l'on voit à Séville. Sans doute ce prêtre se rêvait-il orné de ces atours... Moi, plus païen, je ne me lassais pas des tissus persans... «Tissus, châles, tapis de molle douceur, d'harmonie mystérieuse», comme parle Michelet. La délicatesse des tons : bleus tendres, couleur de sable pâle, etc., me ravissait. Perfection des scènes de chasse ; impression de beauté indéfinissable. La Perse, dont je mets les tapis, les vases, les miniatures, au dessus de tout, est aussi le pays de mon cher Hafiz.

Vu encore, près de Perrache, la basilique d'Ainay. Je crois, décidément, préférer le roman à tous les styles. Pris l'autobus jusqu'à Villeurbanne, à la chute du jour, pour voir la cité nouvelle. Remarquable pour la France (Hollande et Allemagne nous avaient devancés). Deux gratte-ciel. Un hôtel de ville énorme ; un théâtre... Des immeubles dont les étages s'échelonnent en gradins pour que chacun ait son balcon... On se croirait en Amérique ou dans ces villes artificielles faites pour le cinéma...

Passé deux nuits à Lyon. Le deuxième soir, j'allai de nouveau dîner dans un bon restaurant, pour bien me pénétrer des raffinements lyonnais...

Passé la matinée du lendemain à Beaune. Vu enfin les Hospices, que je voulais depuis si longtemps visiter (comme Vézelay). Charmante impression du XV^e siècle dans la cour. Salles des malades, avec meubles anciens. Lits à baldaquin, vases d'étain, etc.. Vieille cuisine. Sœurs coiffées du hennin. Chapelle donnant sur une salle de l'hôpital. On n'a qu'à tirer un rideau pour que les malades assistent à la messe. Le fondateur, Nicolas Rollin, avait fait peindre sur tous les murs une étoile et le mot «Seule» — ce qui voulait dire que sa femme était sa seule étoile (il y avait aussi, je crois, deux colombes qui s'embrassaient). Quand il mourut, sa femme, qui ne se remaria pas, fit peindre, à côté du mot «Seule», un oiseau seul sur une branche... Rétable de Van der Weyden : *Jugement dernier*. Au milieu, l'Ange avec la balance ; Dieu est entouré de la Vierge et d'un saint, puis d'une suite de personnages. Au-dessus de Dieu, quatre anges soufflant dans des trompettes. En bas, les élus sortant de terre s'élèvent vers le ciel ; les damnés horribles, grimaçants, s'étreignent et s'entraînent les uns les autres vers l'enfer. Les expressions d'épouvante et de douleur sont belles, les attitudes variées... Le guide était intelligent, et même, avec une loupe, vous montrait les cheveux des damnés peints un à un,

leurs rides, leurs prunelles dilatées..., toutes minuties stupéfiantes. Couleurs fort belles, du genre Van Eyck, mais le retable de *l'Agneau* est plus génial, plus grand. Plaisir de retrouver chez Van der Weyden ces jaunes et ces violets que j'ai tant aimés dans la petite exposition qui est au Prado. (Pas vu la pharmacie de l'hospice. Elle était fermée. Je peux ainsi imaginer un vrai laboratoire d'alchimiste.) Entré chez un bouquiniste. Acheté *La Sorcière* de Michélet, qu'Adrienne Monnier m'avait fait lire jadis. Déjeuné arrosé de vin de Beaune...

Arrivé à Dijon l'après-midi. Visite à la Chartreuse de Champmol. J'ai vu enfin ce Puits de Moïse que reproduisait notre *Histoire de France*, au collège. J'ai fait le tour des six prophètes. La Chartreuse est devenue un asile d'aliénés, on doit traverser un jardin pour arriver au Puits. Daniel impérieux, Isaïe chauve et penché, Jérémie méditant sur son livre ouvert, Zacharie, tête basse, pleurant, Moïse fier, dressé, le visage ridé, noyé dans la barbe, David couronné, noble, désabusé. Draperies justement posées. Mouvement. Attitudes variées. Allures grandes, mais naturelles.

Vu dans la soirée, en errant par la ville, les églises. Style bourguignon (imprégné de flamand). Restes de roman, de gothique, de Renaissance. Tout est mêlé dans cette ville...

... Toute la matinée du lendemain fut consacrée au Musée (installé dans l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne). Les tombeaux des ducs sont beaux. Les gisants vêtus sont coloriés, à leur pied des lions à crinières dorées ; à leur tête des anges aux ailes d'or déployées. Une véritable procession aux attitudes les plus variées circule dans le cloître creusé sous les gisants. Petits pleureurs, moines, prêtres, comme ceux du tombeau de Philippe Pot, mais plus petits. Étonnante salle de peinture ancienne, dont le désordre fait le charme : Sassetta, Patinir, Maître de Flémalle, etc. (sauvage portrait du Téméraire). Plusieurs portraits de Prudhon (originaire de Bourgogne), admirables de vie, de chaleur, d'intensité. Peu de couleur. Talent viril — d'habitude, on prend Prudhon pour un gracieux. En l'étudiant un peu pour mes conférences du Louvre, je fus surpris de sa grandeur. Admirable portrait d'un homme aux yeux noirs, se tenant près d'un cheval. Le tout est estompé, de couleur discrète, mais le regard de l'homme vous retient. Deux petits Rubens, sans doute peu connus, mais tout flambants, brûlants... Ce génie m'étourdit. Delacroix, Renoir, malgré tout, n'atteignent pas Rubens.

Une salle entière est consacrée à Rude. Nombreux bustes (qui me paraissent un peu froids, je préfère ceux de Carpeaux, et peut-être de Dalou). Bas-reliefs, moulages (*Napoléon*, *Jeanne d'Arc*, etc., mais le *Maréchal Ney*, une des plus belles statues de Paris, n'est pas reproduit). Le Louvre, d'ailleurs, est assez riche en Rude. Reproduction de la tête de la *Victoire*... Le casque est

inouï, chargé lyriquement d'un aigle fantastique, de chevaux au galop, de tresses lourdes et flottantes, etc..

Petit *Pêcheur napolitain* assis, une jambe en avant, l'autre repliée..., il touche une tortue devant lui. Joli bonnet. Scapulaire. Le *Petit Napolitain* de Carpeaux, coiffé aussi d'un bonnet, écoute «le bruit de la mer dans un coquillage»...

... Trouvé Bordaz à Saint-Michel, et dîné avec lui sur les quais. Causé de Pontigny, etc.. Après dîner, promenade jusqu'au square Notre-Dame. La soirée était orageuse... et le square plein de garçons qui se battaient à coups de marrons... on eût dit un ballet dans le crépuscule ; la sève et l'aventure semblaient les transporter... Je songeais aux admirables parties de cache-cache, au soir tombant, que l'on fait dans l'enfance...

Tout à coup, il y eut une «affaire». Un charretier ivre qui passait sur le pont gifla (sous un prétexte vain) un enfant de la bande. Tout le square s'ameuta. Les enfants se dressèrent. On poursuivit en hurlant le chariot qui partait au galop. Bordaz et moi étions heureux. Tant de scènes imprévues ont besoin d'un témoin. Charmante hospitalité de Bordaz...

Le lendemain, je passe chez Gide, mais il est à Cuverville..., puis doucement regagne la maison, en attendant Rome...

Dans le train entre Marseille et Lyon, causé avec un ouvrier lyonnais qui, d'un coup de tête, avait quitté sa mère depuis quatre jours pour travailler à Marseille ; en arrivant il y trouve du travail, mais, pris d'ennui, il revient la tête basse... Causé avec un nègre arrivant droit du Cameroun, tout inquiet d'aller à Paris, et touché qu'un blanc fasse attention à lui. Il m'offre à boire. Je lui laisse un grand sac de biscuits dont je me suis chargé..: Causé avec deux gosses qui, eux aussi, étaient en état de crise... Est-ce mon regard qui devine les êtres intéressants, ou le hasard qui me les fait connaître ? Faut-il croire que les gens qui voyagent traversent souvent une situation bizarre ? En tout cas, dans un train, je peux tout à mon aise remplir mon rôle de témoin...

1^{er} octobre.

Vague impatience de ne pas recevoir la lettre du proviseur de Rome me fixant ma date d'arrivée au lycée... J'emploie couci-couça mon temps, surtout à revoir des amis...

Plusieurs soirées chez les Alléon, chez qui je fais des lectures à haute voix. Diction en progrès. Vu Le Planquais entre deux traversées. Été voir *Tonnerre sur le Mexique*.

... Revue Bordaz, Cohen...

Rien ne me plaît davantage que de connaître le cœur de mes amis. Impression, comme pour les bonnes lettres qu'on reçoit, que cela, on l'a gagné.

Revu Andreu. Je l'avais rencontré chez Max Jacob, puis perdu de vue. Dernièrement, je lus de lui de bons articles dans *Esprit*. Becker nous remit en rapport. (Ce garçon qui n'est pas croyant, Becker voulut mettre, et lourdement, le grappin sur lui...) Andreu est admirable (j'ai déjà peut-être dit la curieuse attirance qu'ont vers moi les êtres purs et nobles)... Il est terriblement sensible au mal dans le monde. Bien que sans foi religieuse, la pensée du péché le tourmente. Il éprouve en lui-même je ne sais quel remords... Et, il le dit justement, l'idée du Bien et du Mal appelle nécessairement Dieu... Aussi le cherche-t-il et tantôt croit, tantôt doute... sans jamais être sûr de rien... Tout ce débat me paraît tellement moral ; je ne crois pas que se présentent à lui des tentations extérieures... Je lui conseille de lire *La Généalogie de la Morale*, où Nietzsche me paraît expliquer *définitivement* la mauvaise conscience. Il sait d'avance ce qu'il y trouvera et se dit irréductible aux raisonnements... C'est de l'angoisse métaphysique ! « Mais, me dit-il, vous croyez peut-être que mon état est pathologique ! — Ah ! lui dis-je, même si je croyais, je ferais une exception pour vous. »

Visite à Jouhandeau.

Hors de l'amour et de la littérature, pas grand'chose à en tirer. Heureusement, sa femme ne parut pas. Mais, même sans elle, Jouhandeau est peu naturel. Presque aucune spontanéité. Ce qu'il vous dit, il l'a déjà dit à un autre, c'est digéré, composé. Aucun jaillissement, pas d'abandon. Préciosité inépuisable.

Je voulais lui demander quelques conseils pédagogiques. Je n'aurai obtenu que des phrases. Il ne lui vint pas à l'idée de me parler de mon métier. Comme il est difficile avec lui de parler d'homme à homme... Pas de simplicité, donc pas de grandeur. Il ne se montre pas de face, ne sait pas être nu. Et, cependant, il y a quelque chose au fond... Cela jaillit parfois..., ses livres en donnent un écho...

Gide, qui lui aussi souffre de ce manque de naturel chez Jouhandeau, me dit : « Il te connaît trop bien. Il sait que tu le perces à jour... Cela doit suffire à le troubler... — Mais s'il sait que je suis un de ceux qui le connaissent le mieux, et qui pourrais l'aimer, pourquoi jouer la comédie avec moi ?... Plus je vais, plus ma morale, peut-être, devient facile, mais plus mon horreur du mensonge et de l'affectation grandissent... »

2 octobre.

Entendu récemment le Président Doumergue haranguant les Français par T.S.F.. Je ne sais trop pourquoi, je considérais ce vieillard comme un gâteux paternel, bêtement plein de bonne volonté... Je fus bien détrompé. L'accent est encore ferme et les idées nettes. Les personnes comme il faut devaient se pâmer en l'entendant, car tout ce qui traîne dans la grande presse et les mi-

lieux conservateurs, Doumergue le disait avec autorité, que dis-je, avec émotion ! Il ne manqua pas une des grosses cordes à toucher le bourgeois. C'était trop beau. Nul doute que cet homme ne soit un franc-matois. Et comme il sut habilement semer des craintes chez les petits rentiers, les retraités, les épargnants ! Il n'eut en vue que l'intérêt. Le beau chantage, qui consistait à dire : « Je garde ce haut poste qui m'ennuie (il faudrait d'ailleurs que j'eusse plus de pouvoirs) par amour de la France, par intérêt pour vous, mes chers amis..., mais si je n'écoutais que moi... », etc..

Chez Mme Sternheim. Gide de passage à Paris.

Je ne comptais pas revoir Gide avant mon départ, mais il fut appelé de Cuverville pour se rendre au chevet de J.-P. Laurens... Par malheur, il apprit sa mort en route, aussi, après deux jours de Paris, retourna-t-il en Normandie... Comme j'avais pris un rendez-vous avec Mme Sternheim, c'est chez elle que Gide vint me retrouver. Mme Sternheim me donne une lettre pour un jeune dominicain allemand vivant à Rome depuis douze ans, qui est, dit-elle, un guide admirable... Nous montre quelques photos de portraits de Stendhal, qu'elle a rapportées de l'exposition de Grenoble. « Il faut y aller, dit-elle ; on va bientôt tout disperser. L'exposition est un fiasco ; elle n'a pas eu cent visiteurs. — Alors, dis-je, ça continue ? — Oui, dit-elle, c'est ce qu'il faut. »

Gide paraît en bonne santé, quoique un peu nerveux. Il est en train de bien travailler... et veut continuer. Depuis longtemps, il n'avait pas autant séjourné à Cuverville... Il y reçoit en ce moment neveux et nièces, et peut faire tous les jours une heure de tennis. Mme St. nous donne des nouvelles d'Allemagne assez tristes, dit qu'à Paris elle ne fait que voir la misère s'accroître... Une fois de plus (devant la situation américaine, espagnole, allemande, etc.), Gide s'assure qu'il ne finira pas sa vie sans voir la catastrophe... (Martin du Gard a eu la même impression que moi des paroles de Doumergue.)

Nous brusquons le thé, car Gide nous donne l'idée de voir un film allemand, *Jeunesse bouleversée*, que Martin du Gard lui a recommandé...

J'emmène Gide dîner à la maison. Jamais il ne fut plus à son aise et plus en confiance. Parle surtout de questions religieuses : « oxford Union », que nous avons rencontré à Thun, de Becker auquel il continue à s'intéresser (je reproche à B. de n'avoir pas sur, même par un mot conventionnel, remercié mes parents de l'hospitalité donnée à plusieurs reprises, au point que je n'ai pas répondu à sa dernière lettre m'invitant à venir le rejoindre à Bruxelles... Il ne comprendra pas, d'ailleurs, le reproche tacite que cela représente !)... Gide nous lit une lettre du Père Donœur, auquel il avait écrit à la suite d'une étude récente assez bonne : le Père aussitôt assure Gide de son respect et de l'affection qu'il a pour son âme, etc., et il finit en lui conseillant de se rallier à

la Vierge... «Elle est si muette, dit-il, que rien ne peut vous retenir.» «Mais oui, elle est muette, disait Gide, c'est l'Église qui la fait parler !...»

Allons tous deux rue Vaneau, où je verrai Martin du Gard... Il y eut dans la journée une discussion à mon sujet. Gide et la «petite Dame» prenaient ma défense. «Je trouve Robert Levesque très gentil, disait M., mais je suis sûr qu'il lui manque une sorte d'intelligence... Ainsi, à Pontigny, il m'a parlé très franchement, mais je crois qu'il en aurait fait autant à Desjardins... Il doit se confier à tout le monde. — C'est pour cet air de confiance que je l'aime, disait la petite Dame. — Je crois que vous vous trompez, disait Gide. Il sait tout de même se défendre.» (Car M., pensant qu'on ne ment jamais assez, ne peut s'empêcher de plaindre quelqu'un qui est trop franc.) Comme je disais : «Je m'expliquerai habilement...», Gide me dit : «Sois prudent, Martin du Gard t'aime déjà beaucoup ; ne va pas compromettre une amitié qui commence si bien...» Comme M. et la petite Dame sont en train de travailler, nous nous retirons dans la bibliothèque de Gide, qui commence par me parler d'un jeune homme (Jean Queneau) dont il a fait, après lettres, la connaissance. Il m'en avait touché un mot à Arcona, et même montré une lettre touchante. Ce jeune homme, qui venait de perdre son père, se trouvait avec sa mère chargée d'une nombreuse famille dans de terribles difficultés d'argent. Il leur fallait 36 000 frs, qu'il demandait à Gide... C'était naïf, mais pas ridicule, loin de là... Gide eût bien envoyé cette somme, mais on sentait dans cette affaire trop de complication, d'avocats, etc.. On avait l'impression que cet argent eût été vainement englouti... Le jeune homme lui avait encore écrit, des lettres de plus en plus pathétiques, mais ne parlant plus d'argent. Il avait résolu de s'engager dans les spahis, par amour du désert et passion du cheval. On sentait là comme une solution de désespoir. «Si vous le voyez, lui disais-je, mettez-le en garde. Cinq ans d'engagement, c'est long ; on ne peut pas revenir en arrière... Et puis, il cherche l'aventure. Nulle part on n'en trouve moins que dans les casernes !» Enfin l'affaire se résolut. «Il est venu me voir, dit Gide. Il est beau, sensible, cultivé. Je ne vois pas souvent de tels jeunes gens. Et il y a dans ses lettres une décence, un accent, un goût qui me font croire qu'il écrira un jour...» Et de me lire la lettre de ce garçon, écrite après sa première visite à Gide. C'est un peu l'histoire d'Édouard et d'Olivier dans *Les Faux-Monnayeurs* (lui-même le dit). Il aurait même voulu prier Gide de jouer du Chopin... «Le portefeuille que vous m'avez donné, dit-il, j'ai hésité un moment à le garder sur moi... car je possède déjà celui de mon père (qui vient de mourir)..., puis, avec tristesse, j'ai rangé celui de mon père et décidé de porter le vôtre.» Tout dans cette lettre était plein de ferveur, d'amour contenu, enveloppé d'une détresse qui ne pouvait se cacher. «J'ai profité de mon passage, me dit Gide, pour lui faire signe. Il viendra demain de Com-

piège, avant son départ pour Marrakech. J'ai rendez-vous aussi avec Hagige, et j'ai peur que tous les deux ne se télescopent. Tu ferais bien de venir pour t'occuper de l'un pendant que je causerai avec l'autre... Il sera bon que tu connaisses Jean Queneau (le futur spahi). Il n'a pour ainsi dire pas d'ami...»

Comme Gide revenait sur le manque de psychologie de Martin du Gard, un souvenir lui vint ; c'était à Avignon : «M. venait de me dire : "Les femmes ont horreur de l'homosexualité, car un instinct, je ne sais quel flair les en avertissent..."», quand je me souviens d'une femme qui, depuis un certain temps, m'écrivait des lettres assez extraordinaires. Je lui demande un quart d'heure, et j'entre dans une maison à l'italienne... Je monte et arrive dans une pièce immense, à la fois solennelle et misérable, presque sans meubles, avec des jouets semés un peu partout. Une femme paraît et s'écrie : "Vous !" puis se tait... Enfin, sur un mode perçant : "J'ai de l'eau qui bout sur le feu !..." Elle s'enfuit, puis vient s'asseoir en face de moi, tremblante, hagarde, et ne trouve rien dire... Alors, je me mets à causer avec animation, je dis n'importe quoi : vous avez des enfants ? combien ? etc.. Au bout de quelque temps, je me lève. Elle dit : "Déjà ! Ne partez pas !", et de se jeter sur moi toute pâmée... Insensiblement, je m'approche de la porte, la tenant dans mes bras. Je vis qu'elle avait fermé au verrou. Passant la main derrière, j'ouvre (le contraire de Fragonard)... et je la quitte. Quelques instants après, de l'escalier, j'entends crier, j'entends qu'on me poursuit... "Ah ! dis-je à Martin du Gard en le rejoignant, racontez-moi encore de vos histoires !..." Cette femme, depuis, a laissé tout son ménage pour venir à Paris afin d'être plus près de moi. Elle fut dans les meetings pour seulement m'apercevoir. Je l'ai rencontrée quelquefois... J'aurais bien couché une fois avec elle, mais j'ai eu peur qu'au lieu de la guérir, cela ne fût qu'empirer son état... Un jour, elle m'envoya pour au moins deux cents francs de fleurs, elle qui vit misérablement. Enfin, dernièrement, elle eut l'occasion d'aller vivre avec sa mère au Maroc. Elle me demanda conseil : "Rester à Paris près de vous, ou partir là-bas ?" Je lui conseillai fort de partir, en ajouterai que je retournerai bientôt au Maroc. Elle est partie... Mais cela n'est rien à côté de l'institutrice de Valence. Depuis longtemps, elle m'écrit des lettres fort belles. C'est elle qui m'a envoyé un jour sa Bible de famille couverte d'annotations de ses grands-parents... Je lui ai répondu assez sévèrement, mais elle insista : "C'est ce que j'ai de plus cher, cela ne peut être mieux placé qu'entre vos mains !" Elle s'arrange toujours pour parler de moi à ses élèves, tire des dictées ou des exercices de mes livres... Dernièrement, elle se plaignait de douleurs de la tête, puis m'apprit qu'on l'avait radiographiée : mastoïdite tuberculeuse... Et de se lamenter horriblement, d'avoir peur de la mort...» Gide me lut ses dernières lettres, qui sont d'un ton si émouvant, si simple, où la passion parle avec un accent si digne, si

contenu, où les détails qui ne s'inventent pas naissent à chaque instant, que je ne pus retenir mes larmes ; déjà la lettre du jeune orphelin m'avait fait pleurer... Gide, assez remué par la mort de Laurens, n'avait pas de peine à lire d'un ton mélancolique. Naturellement, il répondit par les paroles les meilleures qu'il put trouver... La lettre suivante fut plus calme, et telle qu'il aurait voulu l'envoyer au Père Doncœur, qui dans son étude prétendait qu'il n'a jamais pu donner courage ni réconfort à qui que ce soit...

« Mon doux ami, disait-elle, votre lettre m'a rendu l'espoir. Maintenant je peux accepter la souffrance... et peut-être la mort. Votre baiser m'a été bon. (Gide lui avait dit : Je vous embrasse...) Je prie pour que nous nous retrouvions dans la Maison du Père, mais hélas ! je suis peu digne d'y entrer, moi qui ai passé ma vie dévorée par la passion de la connaissance, voulant tout lire et tout apprendre... Combien de fois suis-je restée sur la voie du chemin de fer, à Valence, espérant qu'un jour je vous verrais passer en train... Lorsque vous descendrez dans le Midi, remarquez la maison qui se trouve non loin des deux gazomètres, c'est là que votre amie a tant pensé à vous. Je vais entrer à la clinique... Soyez certain que jusqu'à la dernière minute c'est à vous que je penserai, et vers vous que mon cœur puisera de la force. Vos lettres, si je ne dois pas revenir, vous seront renvoyées... » (Gide, le matin de l'opération, envoyait une dépêche.)

« Vous devriez montrer ces lettres à votre femme, dis-je. — Hélas ! dit-il, aujourd'hui j'ai beaucoup plus de contact avec cette personne que je ne connais pas qu'avec ma femme. Si elle sort vivante de cette opération, je m'arrête un jour à Valence pour la voir..., elle qui signe "votre amie puritaine" ... »

Finissons la soirée chez la petite Dame avec Martin du Gard. Conversation littéraire. Ces derniers soirs, à Cuverville, Gide a fait des lectures en famille : contes de Tourgueniev, *Arsène Guillot*, *Curé de Tours*, plusieurs Ibsen... C'est le *Canard* qu'il préfère. Mme V. R. aime encore mieux *Hedda Gabler*. M. préfère *Brandt*, où, dit-il, on sent que les personnages ont échappé absolument au contrôle de l'auteur.

Gide dénonce la thèse des *Revenants* — non pas que parfois la thèse chez Ibsen ne puisse être étonnante. Au sujet de Copeau qui prépare *As you like it*, avoue que c'est les féeries qu'il goûte le moins dans l'œuvre de Shakespeare. Défend *Le Visionnaire* de Green, que M. ne peut souffrir. Trouve cela très bien écrit, et très réussi dans le genre « artificiel ».

A lu plusieurs Zola. Il en lit régulièrement tous les étés. Vient de finir *La Fortune des Rougon*, qu'il trouve mauvais. Mais *L'Assommoir*, lu avant, lui plaît beaucoup. Admire les conversations, les dialogues... Trouve, quoi qu'on en ait dit, que Zola écrit admirablement. « Mais, dit-il, on sent qu'il a un plan, qu'il y a des scènes, des effets, ainsi que des mots notés d'avance qu'il s'est

promis d'employer successivement... Le roman est fini quand il a épuisé son registre.» Aime *Nana*, *Pot-Bouille* (bien qu'immonde), *La Bête humaine*. Martin du Gard lui conseille de lire *La Débâcle*, *La Joie de vivre*... La petite Dame trouve que rien n'est plus mauvais que les premiers Zola, ainsi que les derniers (*Trois Villes*, etc.). Celui qui se vend le mieux, c'est *La Terre* (le plus hardi en langage)..., mais le chef-d'œuvre, on en convient, c'est *Germinal*.

«*Au Bonheur des Dames* est bien d'actualité, dit M.. C'est tout à fait l'histoire des Uniprix. — J'aimerais, dit Gide, écrire une étude sur Zola... — En ce cas, ne faites rien sans me le dire, dit Martin du Gard, car je possède le premier livre de Massis, un gros bouquin : *Comment Zola écrivait ses romans*... Je crois que, depuis, il l'a désavoué. On n'en parle jamais. — Ah ! dit Gide, qu'il serait amusant de citer dans mon étude, avec éloge, quelques passages de Massis !»

A une heure du matin, nous laissons Gide et partons, Martin du Gard et moi. Il ne paraît pas avoir sommeil et veut faire un tour par Montparnasse. Je le suis... Je le retrouve aussi cordial qu'à Pontigny, et en profite pour lui dire que Gide, tout à l'heure, m'a bien amusé... et je répète ce que je crois avoir compris... «Mais non, je n'ai pas dit ça !» (Il croyait que j'aurais pu dire à Desjardins que je passais plusieurs heures de ma journée à faire du vélo !) «Je ne pense pas que vous soyez trop franc en paroles... mais plutôt dans votre attitude. Vous paraissez dire aux gens : Prenez-moi comme je suis, autrement laissez-moi...»

Je suis obligé de convenir que je ne sais pas être autrement que naturel...

«Oui, dit-il, je vous crois incapable de mentir.» Nous nous asseyons un instant au Dôme (par hasard, à côté de Béraud...). Martin du Gard me parle de son goût de vadrouille... Je songe à Jouhandeau que je voyais le matin même. Quelle différence ! Je ne peux pas m'empêcher de le dire à M.. «Avec lui, dis-je, il serait impossible de parler bêtement comme nous faisons..., il est toujours sur une estrade...»

Dernier tour sur le boulevard. Martin du Gard s'attendrit sur les putains de ce quartier. Quand il a le cafard, il en emmène une. «Elles sont gentilles et tendres, dit-il, très peu intéressées..., et que d'histoires elles savent !» Nous allions nous quitter quand passe un jeune réfugié allemand que connaît M.. Il vient nous dire bonsoir.

Je fus fidèle, le lendemain, au rendez-vous de Gide. Arrivai en même temps qu'Hagige. Pendant que Gide lui parlait, je restai sur un divan, dans la bibliothèque, à côté du futur spahi. Regard assez extraordinaire..., mais le visage ne me paraît pas très beau. Bronzé, durci..., il donnera sans doute quelque chose. Nous parlons du Maroc, de l'armée, de l'avenir, etc.. Ne manque pas de culture, ni d'idées personnelles, comme ceux qui se sont faits seuls (élevé à La

Flèche). A beaucoup lu, connaît l'anglais, n'a passé qu'un bachot, la mort de son père survint le jour de sa philo. Parfaite simplicité, orgueil assez noble. Il reconnaît s'entendre mal avec les autres, mais c'est par amour, par exigence. J'ai été ainsi jadis, dur, cassant, difficile et sauvage. Et parfois des bouffées de solitude et de hauteur me reprennent. (Gide vient me dire qu'il a téléphoné le matin à la clinique. L'opération a réussi, la malade retourne ce jour même à Valence. Il insista pour qu'on lui fît part de ce coup de téléphone.)

Nous déjeunons près de la gare Saint-Lazare, Gide, Henri, Queneau et moi, puis conduisons Gide au train. Il a l'air mélancolique... mais il veut travailler (a lu la veille un acte de sa pièce à M., qui a pensé aux *Corbeaux*...).

Je fais quelques courses avec Queneau dans le Quartier latin, puis je le quitte et vais finir l'après-midi avec Hagige. Il me fait lire quelques pages de son carnet, pleines de doutes et de scrupules. Presque toujours de la psychasthénie, chez les meilleurs, hélas !

Exposition Le Nain, avec Cohen. Souvenir admirable. Les Le Nain sont de merveilleux peintres de garçons. Louis Le Nain, naturellement, domine. Je revois avec plaisir les deux *Repas de paysans* qui sont au Louvre. Ces œuvres demandent à être regardées patiemment... Peu à peu l'émotion vous gagne. Je ne connais pas de peintre dont on puisse aimer plus fortement les personnages. Peintre de sympathie. Grandeur des humbles, naturel... Les enfants, les vieillards, les femmes sont admirables. J'aimerais en parler longuement. Cela est si français... Natures mortes fort belles... Dans un des *Repas de paysans*, scène estompée derrière l'aïeule : des enfants accroupis près du feu et une petite fille pâle, en profil perdu, qui se chauffe en rêvant... *La Forge* est étonnante. Scène prolétarienne... L'homme encore jeune, maigre, hâve, est saisissant de souffrance ; autour de lui, sa famille illuminée par le foyer. Les étoffes rouges et brunes font merveille. Le feu purifie tout. Chaque chose étincelle. Ici la couleur a un sens. Près de *La Forge*, les prouesses des Vénitiens semblent un jeu gratuit...

Admirable petit Mathieu Le Nain : *Trois Musiciens* (appartenant à Lord Aldernham). Ce sont trois jeunes garçons, vus de face, cheveux ébouriffés, œil allumé, costume à l'italienne somptueux, débraillé. Cheveux fous, merveilleux — comme toujours chez Le Nain... Un des garçons, blond, animé, drapé d'un velours rouge, laisse voir une poitrine d'or, affolante. Rien de plus musical que ce tableau.

CARNET XIII

(16 décembre 1934 — 13 mars 1935)

Commencé à Rome, le 16 décembre 1934

... D'une lettre à Gide :

... Je trouve assez d'amusement à faire ma classe, bien que l'ensemble des élèves, tous très gâtés et paresseux, ne soient pas des esprits intéressants. Ils viennent de tous les pays, mais je ne les trouve pas bien différents..., peut-être parce qu'ils sont tous du même milieu. Celui de la diplomatie. Je commence à connaître un peu Rome, que je veux visiter de fond en comble. C'est à force de la connaître que je la goûterai et qu'elle agira sur moi. J'ai des facilités pour trouver des livres et même pour causer avec des gens intéressants. Ma vie, extérieurement, est assez bien organisée ; j'essaie d'apprendre l'italien ; je suis au mieux avec mes collègues ; j'ai loué une grande chambre, qui m'enchant...

... Le censeur du lycée, excellent graphologue, est venu chez moi. Je lui montrai quelques lettres d'amis — puis enfin ce brouillon. Depuis lors, *je ne voudrais plus être tout à fait le même...*

Dumazet, homme froid et assez timide, lorsqu'on lui présente quelque écriture, voit aussitôt la vie du personnage s'ouvrir devant ses yeux. Il n'y a plus de mystères. Il les voit du premier coup. Rarement il se trompe (il est allé jusqu'à prévoir des suicides, et a décelé des maladies inaperçues des médecins...). Considère la graphologie comme une science. Il m'a dit, d'après l'écriture de Gide, des choses surprenantes.

... Toujours vibrant, je me disperse et je flotte... C'est un gouffre sans fin et sans fond que je frôle. Certes, la volupté ne m'a jamais paru plus désirable, mais elle n'est pas à sa place dans ma vie. Bientôt elle ne serait pour moi qu'une source de malheur. (Je le vois bien dès que j'essaie d'y résister...)

... Je comprends maintenant le mot de Jouhandeau dans une lettre déjà bien vieille : « Si vous savez vaincre en vous tout ce qu'il y a d'impur, et qui n'est force qu'à ce prix... »

... J'ai plusieurs fois noté que mes plus douces joies furent chastes..., ou

plutôt, quand je suis ferme et pur, je ne sais quelle dureté tendre me permet de regarder en face les êtres, presque sans trouble, comme des œuvres d'art ou des frères... On possède le mieux par la pureté et le renoncement, je l'ai toujours senti...

... Je sens très bien que je pourrais me faire déposséder... En somme, j'étais en train de tourner le dos à celui que je veux être...

Conversation avec Letellier, le jeune professeur de philosophie du lycée...

Sois pour toi-même ton propre artiste. Tout homme qui veut faire une œuvre doit être avare.

(Dumazet disait très justement que, pour créer, Gide a dû traverser des périodes de calme, et qu'il doit mettre de la coquetterie à prétendre mener de front les deux travaux... Pour moi, l'exemple de Gide, dont le tempérament est très fort, est assez dangereux. Je ne saurais l'imiter.)

... On est toujours responsable de ses actes. Car on était libre de choisir au début (Platon, Bergson).

Il faut vivre non dans le temps, mais dans la durée. En résistant à soi-même, on accroît sa durée.

Il est tout juste temps de me créer quelques réflexes moraux... Si je dépends de mon passé, attention à demain !

Connaissant assez bien la vie de Gœthe à Rome, Letellier sait qu'il ne s'y dissipa point. C'est au contraire là qu'il commença à affirmer la nécessité du renoncement : grande leçon de Rome pour les hommes du nord... — ou bien ils se laissent aller, contagion du plaisir, du climat italien, et ils sont perdus, — ou bien ils comprennent qu'il faut lutter, «meurs et deviens», et cela sans cesse...

28 décembre.

J'avais dit incidemment en octobre à Baruzi que j'aimerais écrire une étude sur le Caravage (j'y ai pensé plusieurs fois ces dernières années)... Cela m'était de nouveau sorti de l'esprit. Mon état d'anarchie m'empêchait de rien entreprendre. Or, Ungaretti, revenant de Paris, y a appris par Gide (à qui Baruzi a dû le dire) que j'écrivais cette étude. Je n'y suis pas prêt, et dout même d'en être capable... Pourtant, à titre d'exercice et afin de me calmer, je veux m'y mettre. Parmi tous les sujets, c'est encore celui-là qui m'attire le plus...

Ungaretti est extraordinaire. Tout ce qu'il dit, par l'ampleur de la phrase et du geste, la culture, les vues neuves et l'amusement qu'il trouve à causer, m'enchantent. Il s'est pris depuis son retour d'une assez grande amitié pour moi. Me raconte son pèlerinage à Vaucluse, qu'il vient de faire en vue de son *Pétrarque* (mes souvenirs de 29 sont encore assez nets). M'emmène un matin à Santa Maria del Popolo, voir le *Martyre de saint Pierre* et la *Conversion de saint Paul*, du Caravage. Admiration lyrique expansive. Souligne le côté colé-

reux et violent du Caravage qui, en présence de ses modèles, voudrait les écarteler. Ici une jambe, là une tête..., il voudrait les mettre en morceaux, puis les reconstruire. Cruauté et sensualité (le postérieur de l'homme qui attache saint Pierre faisait les délices d'Ungaretti, «il est peitn avec volupté», disait-il). Admirable bloc de lumière tombant sur le cheval de saint Paul... qui s'adoucit enfin sur le visage du saint, couché à terre, les bras ouverts. Composition étrange, toute disloquée.

Veut m'introduire à la Bibliothèque d'Histoire de l'Art, me présenter à des spécialistes. Veut me chercher certain album contenant toutes les œuvres de Caravage. Met une sorte de tendresse à s'occuper de moi. On jurerait que quelqu'un lui a dit de me faire travailler...

J'espérais qu'il m'eût fait connaître ses amis littéraires... mais il est jaloux.

15 janvier 1935.

Vacances de Noël. Gide à Rome. Poestum.

Il est bien temps que je raconte mes vacances de Noël... Gide, que j'attendais inconsciemment avant même qu'il m'en eût averti, arriva à Rome le 29 décembre au soir, et resta avec moi dix jours. Aussitôt arrivé, son désir était de m'entraîner dès le lendemain à Naples et, de là, à Capri. Nous courons chez moi faire ma valise. Rien n'était prêt, et ma chambre, à cette heure, pas chauffée. Gide regarde mes livres, cause, s'occupe... Me parle d'abord de Caravage, dont on montre des reproductions à l'exposition Mesnil de la Tour à Paris. C'est une révélation que ce dernier, dit-il. Le Nain, près de lui, paraît mièvre, affecté. Gillet, dans la brochure qu'il consacre à l'exposition, parle, dit-il, avec le meilleur sens de Caravage... Vient d'avoir, avant de quitter Paris (où il a passé deux mois, sortant peu, sous prétexte d'un catarrhe, et finissant sa pièce ; il avait laissé pousser sa barbe, ce qui lui donnait, dit-il, l'air bonasse), trois visites successives du Père Donœur. Il avait été assez satisfait des articles parus dans *Études*... Le Père Donœur lui en montra un autre, au sujet des *Pages de Journal*, sur les problèmes sociaux, plein de sympathie et d'intelligence, mais qui fut refusé par la direction (cet article, dont le Père devait lui envoyer copie, Gide ne l'a pas reçu). «La deuxième visite, surtout, fut étonnante, dit Gide. "Ah ! si tous étaient comme vous, mon Père, comme il serait facile de s'entendre ! Mais eux-mêmes ils se servent de vous, et ainsi vous faites le jeu de ce qu'il y a de pire ; même en vous envoyant à moi, ils vous utilisent..." Je voyais bien que l'important était de me désarmer..., mais nous avons vraiment bien causé et, tout près de la porte, en me quittant, comme le Père m'embrassait, je suis tombé en sanglotant dans ses bras... Il est revenu une troisième fois, la dernière sans doute, car vraiment, malgré tout, nous sommes trop loin l'un de l'autre..."»

Ma valise tant bien que mal finie, Gide prend dans ma bibliothèque un volume de Hugo (*Le Pape* etc.) et j'y ajoute *Comment Zola écrivait ses romans* de Massis que j'ai pris à la Farnèse à son intention. Nous repassons à la gare dégager les valises de Gide, car nous avons décidé de passer cette nuit à Rome. Montons à la Trinité des Monts, hôtel Hassler, maison genre suisse allemand où l'on est bien. Nous descendons vers la place d'Espagne. « Ah ! cet escalier, me dit Gide avec regret, tu ne peux pas savoir ce qu'il fut au temps où s'exerçait le libre commerce des modèles. Du matin au soir, cela grouillait... Je voudrais aller près d'ici, dans un petit restaurant, chez Ranieri, où j'allais jadis. Stendhal en parle. Pourvu qu'il existe encore ! » Ce restaurant existe encore en effet. C'est même le meilleur de Rome, genre Tour d'Argent, mais je doute que Stendhal ait pu en parler, car il ne fut fondé qu'en 1845. En tout cas, on s'honore là de la clientèle des princes, des ministres, grands écrivains, etc.. Gide, aussitôt, bien qu'incidemment, me montre la bonne connaissance qu'il a de Rome : les noms des palais, des places, des petites rues, les jardins, les églises, peu lui est inconnu. J'étais allé le matin même voir les Antiques au Vatican — rien de plus disgracieux, et finalement de plus drôle. « Oui, dit-il, quand on sait que tout a été restauré à l'époque de Canova. Mais moi, la première fois que j'y allai, ce fut un coup ; je ne voyais que des chefs-d'œuvre et n'avais aucune émotion. Ne serais-je donc plus sensible aux arts, me disais-je ? Cela me rendait triste... Et cette impression, beaucoup l'ont eue après moi. Mais je pense que tu as vu et bien vu les Raphaël... Je me souviens de les avoir montrés à Maurice Denis. Je l'ai connu à Rome même, piazza Barberini. Il m'a d'ailleurs dédié ensuite son livre sur Rome. Je connais assez bien Rome pour l'avoir visitée, et surtout pour l'avoir fait connaître à d'autres. Tu n'as pas encore vu le jardin Doria. C'est le plus beau de Rome, mais il vaut mieux attendre le printemps.* Quant au cimetière protestant, il est beaucoup plus beau aussi avec des fleurs. Je ne sais rien de plus bouleversant, de plus désolé que la petite tombe anonyme de Keats. Tu te rappelles l'inscription... »

Gide connaît naturellement le musée des Thermes, et surtout le marbre pantelant de Niobide. « Je n'ai jamais vu de plus belle matière, dit-il ; c'est la chair même — mais j'avoue que le faux archaïsme du Trône de Vénus ne me plaît pas beaucoup... » Il regrette naturellement la Rome pouilleuse de Goethe et se souvient qu'en 1922 il put encore, avec Marc Allégret, errer de nombreux soirs à l'aventure dans les petites rues qui avoisinent le Forum. Je passe en somme une sorte d'examen sur ce que j'ai vu à Rome, et j'admire la pré-

* Je ne le vis qu'en 1972 (il était fermé au temps du fascisme). [Note au crayon, écrite en surcharge par Robert Levesque.]

sence d'esprit, la mémoire, la sûreté de goût de Gide. Je vois de mieux en mieux à quel point l'attention constante permet d'avoir des impressions qui se gravent et s'ordonnent. (Pendant ces dix jours, je mettrai beaucoup d'intensité à boire, si je peux dire, les impressions et les souvenirs de Gide, pour me préparer moi-même à vivre plus sérieusement.) Grande admiration pour le Panthéon. « Ici, dit-il, on touche une perfection. » Grande admiration pour la coupole et, si j'ai bien compris, pour les proportions des petites chapelles qui se distribuent autour. Me dit d'en lire dans Burckhardt l'anatomie. Admiration non moins vive pour les Thermes de Caracalla, « une des grandes impressions de Rome », dit-il. Connaît aussi très bien les Piranèse, ainsi que les bouquins de Gregorini, etc.. « Il faut joindre à ces Thermes, dit-il, la Villa Hadriana ; ce sont des ruines prodigieuses... J'ai passé quelques jours à Tivoli (ici des souvenirs charmants... Plein de ferme propos, je redoutais légèrement d'être de nouveau traîné aux perditions)... » Après dîner, bien que Gide soit presque las, je l'entraîne par le Corso jusqu'à la piazza Navona, pour voir les baraques de Noël. (Il a un étonnant sens de l'orientation.) « On comprend le Corso de Stendhal, dit-il, quand on sait qu'alors il n'y avait pas de trottoirs. On retrouve précisément la vieille Rome dans les petites rues non bordées, aux alentours du Panthéon. »

Tout en marchant, Gide, qui voit tout, m'ouvre les yeux sur des coins sombres, des maisons étranges, des effets de lumière, des monuments et des places. Tout, à chaque instant, est imprégné et demeuré vieille Italie... Nous étions contents d'être ensemble. « Ce soir, m'avait-il dit, je ne désire rien autre qu'être avec toi. »

Avant de rentrer, nous passons voir l'exquise fontaine de Tartaruffe, puis nous remontons via Gregoriana.* Gide me montra, en hésitant passablement, la fenêtre de « piano nobile » où il habitait à son premier séjour à Rome.

... Le lendemain, qui était dimanche, nous allons à neuf heures prendre le train de Naples. Admirables, les environs de Rome, que nous regardons près d'une heure par la portière. (J'avais fait récemment à pied la Via Appia-Antica, assez loin dans la campagne.) Me montre au passage le château de Marmornata (appartient aux Bassiano), et Wimfa, vieille demeure du Moyen-Age leur appartenant aussi. Au loin, il voulait me montrer deux petits temples grecs assez près de la voie, mais nous ne les trouvons pas. D'admirables troupeaux paissent. Soudain, des deux côtés de la voie, une des plus belles choses que j'aie vues : sur une terre rase, d'énormes et somptueux chênes verts, denses, suffisamment espacés, qui sont les arbres même de Poussin. Des poulains à la

* Stendhal, dans les *Promenades*, conseille aux touristes d'habiter via Gregoriana.

courbe parfaite paissent à leur pied. Des enfants, pendant que nous passons, font parfois de doux signes... Je me sens, nous nous sentons aimer profondément l'Italie. Voici quelques étangs qui sont tout ce qui reste des Marais Pontins.

Gide tire de sa valise mon bouquin de Hugo et se met à lire *Religions et Religion...* Je l'avais lu peu de jours auparavant (mais vite et fort mal, comme j'ai lu si souvent tant de livres), et au galop j'avais marqué au crayon quelques vers me plaisant. Je vis, tenant ce livre en même temps que Gide, ce que c'est que de lire des vers. Comment chez lui le regard et l'oreille immédiatement perçoivent, et quel accord produit en lui l'attention prodiguée à tous les détails. Plusieurs de mes vers marqués l'étaient au bon endroit, d'autres étaient assez médiocres, et parfois, sous celui même que j'avais marqué, Gide m'en soulignait un, bien meilleur et que je n'avais pas vu. C'était soi-disant la technique que j'admirais dans ce poème — pour faire comme Valéry — et cependant Gide me disait que presque tous les vers que j'avais marqués, où se trouvait presque toujours un sentiment poétique, étaient de ceux que Valéry, qui a horreur *a priori* du sentiment, eût biffé sans pitié ! Gide lui aussi, d'ailleurs, bien que voulant sauver les droits du sentiment, est surtout sensible aux coupes imprévues, aux sonorités étranges, à ce qui force à arrêter la voix. « Mais, me dit-il, il est au fond naturel qu'à ton âge on aime autre chose qu'au mien. » J'ouvrais les yeux et les oreilles, et pour entendre Hugo, et pour entendre Gide. S'amuse fort de certains vers bouffons, ironiques à l'égard du Pape et de l'Église, qui rappellent, dit-il, fortement Browning. On sent qu'alors l'auteur s'amuse. Trouve que dans ce dernier poème de Hugo, où l'on ne sait d'ailleurs le plus souvent de quoi il parle, l'admirable et le pire voisinent un peu trop, et que, dans *Les Contemplations*, je trouverai autant de vers admirables, sinon davantage, et aussi quelque chose de plus. A pour Hugo l'admiration la plus vive, et en sait passablement par cœur. Même, se trouve connaître un passage de *Religions* (sans savoir qu'il s'y trouvait) que Pierre Louÿs admirait fort, et s'étonne que je n'aie pas tout souligné de ces vers :

Ne raillons plus ces dieux étranges de Délos

.....
Et ne bafouons plus le nègre et son tabou,

Nice monde meublé d'idoles en bambou

Où les sauvages vont avec les sauvagesses...

(VIII)

S'indigne qu'en ce moment, pour des raisons politiques, on noircisse et diminue à plaisir Hugo (Farrère lui accorde moins de valeur qu'à Loti). C'est que cette année même on devra célébrer l'anniversaire de sa mort (1885). Écoutons un moment, dans le couloir, avec stupeur, un journaliste français mégalo-

mane qui se vante. Les Italiens eux-mêmes rient. « Je tiens dans ma main deux millions de cerveaux ; avec ma plume, je leur donne la pensée... Dans quinze jours, je serai décoré de l'ordre italien, je le sais car je le mérite... Je me tutoie avec Laval, j'ai bien mangé soixante-dix fois avec lui, me tutoie avec Tardieu... », etc. (« On répéterait ce que dit cet homme dans un roman, ce serait invraisemblable, disait Gide. Il faudrait y mettre une sourdine ! »)

Finalement, nous n'irons pas à Capri. Car je me rappelle à temps que le professeur d'histoire du lycée doit y passer les vacances. Type dont il faut se méfier. Arrivés à Naples, nous posons nos bagages et sommes raccrochés par d'effrayants garçons d'hôtel. La chance nous fait trouver à la station des voitures un jeune cocher tout frais et souriant, qui tient son cheval par la bride. Nous voulons déjeuner aux alentours de l'Exposition Coloniale, pour y faire timbrer nos billets de chemin de fer. Nous demandons au gars de passer par de petites rues. Le ciel n'est pas bien bleu, ce matin ; il fait même assez froid. Gide trouve Naples sordide. Je suis conquis par les petits métiers, les passants, les bêtes familières... A chaque instant nous dérangeons des groupes de petits voyous, maîtres de la rue, qui pour un rien sourient et vont nous suivre.

Nous arrivons au restaurant. Je propose que nous emmenions le cocher déjeuner avec nous — le voilà invité ! Ce restaurant, de type international, était médiocre... mais le cocher n'arrêta pas de sourire...

Après déjeuner, pendant lequel nous avons décidé d'aller coucher près de Salerne, à la Cava, où Gide est allé jadis avec sa femme et un cousin qu'il s'agissait, après un drame de ménage, de remettre à la maison ; nous parcourons l'exposition, fort médiocre, et retrouvons à la sortie notre petit cocher. Nous avons payé notre première course avant le déjeuner — mais son compteur, depuis, n'a pas cessé de tourner ! La somme est assez ronde. J'ai un certain désir de voir l'aquarium, que Baruzzi m'a recommandé (et que Gide aime beaucoup)... mais il est tard. En route pour la gare...

Gide va s'installer dans son compartiment, et moi je reste à tourner autour de la gare. De jeunes bouquetières et mendiants, parfois non sans charme, malgré leur maigreur et la misère, se suspendent à vous. On sent ici le vice et le surcroît de population... Je monte finalement dans le train qui part. Il reste un peu de jour pour voir les environs de Naples..., les pêcheurs, les jambes nues, la tête couverte d'un foulard noué et qui tirent une barque sur le sable. J'ai vu cent fois cette scène sur des images... Castellamare, Torre del Greco..., dans l'ombre et le coucher du soleil, se succèdent. Ici, sans aucun doute, règnent la volupté et l'aventure, mais je dois fermer ma pensée et mon cœur. Bientôt, d'ailleurs, avec la nuit, je m'écroule dans un coin et m'endors. Pendant ce temps, Gide, toujours actif, lit studieusement. Comme, un peu avant

d'arriver, je fais une certaine allusion aux conseils du Censeur (le soir même, je vais en parler longuement), Gide me dit qu'en effet, quand mon visage s'abandonne ou que je dors comme tout à l'heure, il me trouve des signes profonds de fatigue.

Dans une voiture cahotante, nous chargeons notre bagage et tâchons de partir à la recherche d'un hôtel perdu dans la verdure, où Gide a habité voici trente ans..., mais cet hôtel n'existe plus depuis la guerre et, après maints détours dans la campagne, nous devons descendre à l'hôtel Astoria, en ville. Avant dîner, promenade dans le pays — fait surtout d'une longue rue étroite et bordée de portiques, comme dans le nord. On voit que c'est dimanche à la quantité de promeneurs, surtout des jeunes gens qui font «paseo».

Au dîner, je parlai à Gide sérieusement de mon nouvel état. Les difficultés dont je lui fis part, mon flottement... Il eut vite fait d'acquiescer : dès Ascona, cet été, ne m'avait-il pas mis en garde ?... Maintenant il se fait plus sévère : «Tu manques à un degré extraordinaire de point d'attache, de concentration. Tu n'es pas centré... Cette vie improductive est fatigante. Tu aurais besoin d'un petit emploi du temps. Les meilleurs périodes de ma vie ont été celles où je m'astreignais à une règle. Rappelle-toi les «courtes habitudes» de Nietzsche. Alors, tu verras le retour de la joie, car, je le sais, tu es fait pour la joie. Il ne s'agit pas à vrai dire de renoncer au plaisir..., même, l'expression "sublimier" ne me plaît pas du tout, disons plutôt "transposer". Il faut pouvoir être maître de travailler...» Comme je lui demande s'il a jamais été calme : «Non, dit-il, je n'ai jamais eu un jour de calme, mais cependant, par le travail, j'ai pu détourner ma pensée, c'est vraiment le travail, et lui seul, qui m'a sauvé.» J'entasse un peu sans suite les différents conseils qu'il me donna pendant plusieurs jours, et j'oublie peut-être les meilleurs... Pendant ces jours, Gide fit aussi une sorte d'obsession, car sans cesse il pensait à moi (et me le disait). Il s'ingénia par tous les moyens à me conseiller, à m'exhorter...

Nous passâmes la soirée dans notre chambre. Gide étendu sur le lit immense..., il lisait Victor Hugo, et moi, étendu sur un divan, à parcourir le *Journal d'un homme de quarante ans*, de Guéhenno, qui n'est pas, d'ailleurs, *first class*. Assez vite, nous nous couchâmes..., mais, de mon divan, j'étais bien placé pour voir Gide n'arrêtant pas de faire effort et d'essayer de pénétrer intensément ce qu'il lisait. Je me rappelle qu'il me disait jadis : «Je ne sais pas lire vite.»

Le lendemain, pendant que Gide au salon écrivait quelques lettres en attendant une voiture que nous avions commandée pour aller à Poestum, je fis un tour dans la Cava... J'entrai dans une église, devant laquelle, sur la place, la marmaille et l'adolescence jouaient à qui mieux mieux... Dans cette église, je vis, avec des enfants rieurs et en loques, une prodigieuse crèche, occupant

presque un quart de l'église, invraisemblablement chargée de personnages, de soldats, de bateaux, de montagnes...

Nous partons pour Poestum, nous arrêtant à Salerne (laissant Pietri et la direction d'Amalfi sur la droite) pour changer de l'argent. Ce dernier jour de l'année, 31 décembre, nous offre un ciel étonnamment pur, et c'est vraiment avec allégresse que nous roulons vers les temples. Gide y retournant après quarante ans, et moi (ce qui le réjouit fort) allant voir pour la première fois une œuvre bâtie par les Grecs. Nous revenons un peu à notre conversation de la veille... Puis il vint à me parler intimement de lui-même ; je me souviens qu'il insista soudain sur sa modestie. «Je la crois même difficile à comprendre pour les autres, disait-il. Elle dépasse les bornes. J'ai passé ma vie à me sous-estimer. Tout dernièrement enfin, je me suis rendu compte du tort que cela m'a fait — et encore, ce n'est qu'historiquement que je vois mon importance. En moi, je retrouve toujours cette tendance à me rabaisser. Mais quand Guéhenno dit dans son livre, parlant de l'avant-guerre : "La mode était alors à la ferveur", non, il se trompe. Ce mot, si je ne l'ai pas inventé, je fus, du moins, le premier à le sortir, et pendant nombre d'années je fus vraiment le seul à m'en être servi...»

A mesure que nous approchons de Poestum, Gide manifeste des craintes. N'aura-t-on pas gâché ce paysage ? Jadis, quand il y vint, c'était presque un désert, on n'y trouvait pas de restaurant.

Grâce au ciel, on n'a rien abîmé. Voici les trois temples, celui de Neptune au milieu, avec celui de Cérès et la basilique de chaque côté. Celui de Neptune est tout baigné et doré de soleil. Sa pierre même est devenue jaune. Elle a admirablement vieilli. La mer s'est retirée assez loin — six cents mètres peut-être..., mais jadis elle venait battre les marches de la maison de Dieu. Le paysage, devant les temples, est beau, très africain. On sent la sécheresse et la maigreur du sol, avec la volonté, malgré tout, de la culture. Quelques rosiers timides (les roses de Poestum) grimpent à des bambous... Quant à l'herbe qui entoure les temples, elle était pleine d'asphodèles fleuries (sèches en ce moment) quand Gide vint ici..., et «Shelley, me dit-il, quand il y fut, la trouva pleine de violettes. Mais il faudra que tu lises la description — je dirai même : l'anatomie — de ce temple par Burckardt. Il en parle amoureusement, pierre par pierre. Il explique chaque colonne qui, sans base, semble jaillir du sol, et leur irrégularité leur donne à chacune un air tout palpitant... Jamais le dorique n'a été plus simple et plus pur. Ce temple de Neptune est contemporain de ces statues archaïques du VI^e siècle qui me font toujours tant d'émotion... Admirable, l'écrasement des chapiteaux — on sent que les colonnes portent exactement la charge qu'elles peuvent soutenir. Par bonheur, les anciennes métopes (mais avaient-elles des décorations ?), les triglyphes, avec les trous

pour la pluie et cette espèce de froncement — trois plis entre les colonnes — pour l'écoulement de l'eau qui devinrent par la suite moyens d'ornementation, puis cette plage carrée, et enfin ce bulbe à l'envers, écrasé, qui termine les colonnes, tout donne l'impression de l'équilibre et de la sérénité... Rien de moins romain, rien de moins colossal... Une souriante raison préside à cette architecture... Comme on voit qu'au fond Racine n'était pas grec — ses personnages ne seraient pas ici à leur place. Ici, c'est la joie implacable... Je ne vois pas, d'ailleurs, qui chez nous pourrait rappeler cela. Montaigne seul. Goethe aussi. Mais c'est en Angleterre surtout que j'en verrais le plus d'équivalent. Swinburne — qu'il faut que tu lises —, Keats...»

Il me faut bien admirer la sûreté toujours rapide et appuyée du coup d'œil de Gide, qui presque instantanément voit tout et juge aussitôt ; moi, au contraire, manque de force, et trop de distraction : j'ai besoin de regarder longtemps et, à mesure que j'admirais le temple et tournais tout autour, il me semblait le connaître davantage. Nous pûmes déjeuner en l'ayant sous les yeux. On a bâti, tout près, un restaurant, qui n'est pas laid. Le point de conservation du temple est admirable, cela grâce à l'abandon, car pendant des siècles les herbes et les arbres envahirent l'intérieur, et le cachèrent même aux yeux, jusqu'au XVII^e siècle. Certaines colonnes de premier plan montrent que leur base est rongée, ce qui prouve assez que les jours de tempête, la mer entraît dans le temple même. On montre à l'hôtel quelques Piranèse. Ils sont très extraordinaires — avec des bergers sauvages, plus de verdure que de raison, et des ombres fantastiques —, mais cela ressemble assez aux temples eux-mêmes, et n'a aucunement l'air grec.

Pendant le déjeuner, Gide me parle en termes remarquables de Leopardi, admire chez lui, en dehors du génie poétique, le goût extraordinaire d'apprendre. Chez nul autre on ne voit mieux ce que peut donner la culture. Plein de pitié pour le poète, difforme, contrefait, à qui les enfants sur les routes jetaient des pierres, alors que peu de cœurs furent jamais plus aimants... Avant de lire les poésies (ce que j'avais commencé de faire), me conseille plutôt de prendre les *Petites Œuvres morales*, le *Discours sur les Oiseaux* par exemple. «Œuvres, dit-il, sans aucun équivalent dans les autres langues.» (Le masque en plâtre que l'on voit dans la bibliothèque de Gide et que les gens prennent pour celui de Pascal, c'est celui de Leopardi. Il s'est plu lui-même, par je ne sais quel procédé, à lui donner de la patine. C'est un des rares masques originaux. Quant à l'admirable portrait de Keats sur son lit de mort que Gide possède aussi chez lui, on peut, paraît-il, se le procurer à Rome, au musée Keats.)

Après un dernier tour pour saluer les temples, il fallut partir... Je ne le fis pas sans grande reconnaissance, en essayant, sur les conseils de Gide, de me les graver dans la mémoire... Y suis-je arrivé ? Pour lui, il n'y a aucun doute, car

de sa première vision son souvenir était si net qu'il me donnait des détails étonnants de précision. Sa connaissance de l'architecture grecque est grande, ainsi que son sens plastique (Gide ne croit pas le Parthénon plus beau que Poestum). Véritablement, la *forme* pour lui a un sens...

Nous dûmes nous arrêter à la gare de Salerne (affaire de bagages...). Au dîner, Gide parla particulièrement de Suarès, qui est ami de Letellier (jeune prof. du lycée). Les preuves qu'il me donna de la jalousie de cet homme et de sa méchanceté foncière sont assez éclatantes, bien qu'il ne me plaise pas de les rapporter. «Suarès, disait Gide, souffre d'une orgueilleite — c'est pire que l'orgueil. Et maintenant qu'il commence à sortir de l'ombre, qu'on lui fait du succès — ce qu'il mérite —, qu'il ne peut donc plus jouer au méconnu, il ne décolère pas. Il m'en veut surtout de lui avoir fait connaître Dostoïevsky. Il n'avait lu que les *Souvenirs de la Maison des Morts*. Je lui dis qu'il fallait tout lire depuis *L'Adolescent*... Il le fit... et son article sur Dostoïevsky commence ainsi : "Un auteur que j'ai toujours aimé et dont je ne vous ai pas encore parlé", etc... Tout cela, d'ailleurs, je le raconte dans mon *Journal*, on pourra le lire... il ne l'aura pas volé !»

La soirée, dernière de l'année, fut charmante, car il y avait des enfants au salon. Pendant que leurs parents causaient gravement en attendant minuit, Gide et moi rassemblions dans un coin des jeux sur une table et paraissions nous amuser. Les gosses s'approchèrent. Quelques petites filles et un garçon de onze ou douze ans... Nous fîmes quelques parties de tombola (loto), jeu qu'il avait reçu, je crois, pour Noël. Rien n'était plus délicieux que de donner à ces gosses un peu de joie — alors qu'ils nous en offraient tant. Nous nous comprenions en baragouinant, et surtout nous rions... Mais, vers onze heures, n'ayant pas le courage de prolonger la soirée jusqu'à minuit (ce mot semblait hypnotiser les gosses), nous les laissâmes. Il ne fut pas facile de s'endormir, car, si déjà dans la soirée les enfants dans les rues s'amusaient avec des pétards, aux alentours de minuit ce fut un vrai feu d'artifice de tous côtés, que les montagnes répétèrent avec bruit. Dehors il faisait glacial, mais la nuit était belle... Des bandes de garçons, aux quatre coins du pays, semaient fusées et feux de Bengale... Certains, même, en disposaient sur les balcons et sur les toits — et, ce qui était charmant, de plusieurs fenêtres on voyait tomber dans la rue ou se croiser avec d'autres, en face, de brillantes comètes. La pétarade vraiment nourrie, accompagnée de cris de joie, dura peut-être une heure. Gide resta au lit, regrettant presque de n'être pas dans la rue ; moi, j'allais plusieurs fois, bien couvert, au balcon, puis revenais lui raconter les choses.

Nous ne nous souhaitâmes pas cette nuit directement la bonne année..., mais Gide doucement me répéta ses conseils : application, travail, contrôle de

soi, — faire de l'italien, lutter, reprendre mon Journal, etc.. «Tu vois, disait-il, si j'en fais des vœux pour toi ! Et puis tu as de la chance, d'avoir trouvé ce censeur sur ton chemin, c'est une aide...»

Ce fut en sanglotant, mais tout autant avec des larmes de regret que de joie, d'espoir en moi et de confiance, que je commençai l'année. Une autre vie commence, me disais-je, avec l'année passée finit le règne du caprice...

Sans avoir pensé assez tôt à visiter l'abbaye bénédictine, le lendemain matin (Gide n'avait plus d'argent, ou plus exactement n'avait que mille francs suisses, qu'il voulait changer à Rome), nous repartîmes.

Dans le petit train qui nous conduisit de Cava à Naples (je pus voir assez bien le rivage), plusieurs matelots (du Sud, sans doute) me parurent beaux, et remuèrent en moi le feu qui n'est pas bien éteint...

Montés dans le train où nous restâmes jusqu'à quatre heures, n'ayant pas même assez d'argent pour déjeuner, nous passâmes le temps à lire, moi des morceaux choisis de la littérature italienne, et Gide, je crois, le dernier roman de Pierre Hamp, qu'il admire fort. Arrivons à Rome à la nuit (par le train de Lafcadio !). Une voiture lente nous conduit à l'hôtel. Trouvons dans le hall Edmond Fleg et sa femme, arrivés à l'instant.

Prenons un *high tea* avec des viandes, car nous commençons à avoir faim. Ensuite, allons voir Ungaretti. Il recevait quelques amis, poètes encore jeunes, et Arduini, un antiquaire romain d'une trentaine d'années. Tous surent parler à Gide de ses livres (la manière dont le traduit et le lit ici) avec le ton convenable, sans flatterie... Puis, comme Gide revenait sur le sujet du Caravage, on décida pour le lendemain — l'antiquaire s'offrait à nous conduire — de faire le tour des Caravage romains.

Le matin, donc, Arduini, en voiture, accompagné d'Ungaretti, vient nous prendre à l'hôtel. Revoyons Santa Maria. Je ne reparlerai pas de ces Caravage — les derniers de Rome —, à la passion violente et maîtrisée. Admirons le tombeau d'un pape par Pollajuolo, une chapelle pur Quattrocento. Plusieurs tombeaux du XV^e (Bregno, etc.), très réussis, mais sans personnalité : au fond du chœur, voûte par Pinturricchio. Chapelle Chigi, où nous entrons, fort belle proportion, par Raphaël. Jonas (peut-être du Bernin), beau jeune homme nu, assis. Un petit garçon porte-clefs nous ouvre la chapelle. Ungaretti (et ce sera ainsi dans toutes les églises), à voix haute et sonore, et même avec des cris de joie mal contenus, témoigne son admiration, au grand scandale des visiteurs et autres admirateurs.

Filons à Saint-Louis-des-Français voir le *Martyre de saint Mathieu*. De la scène de la *Vocation*, où Mathieu est installé dans une auberge — le jour tombe étrangement d'une fenêtre borgne —, toute l'école hollandaise et ses intérieurs seraient sortis. Étrange lumière argentée ; étoffes que Caravage affecte-

tionnait. Admirable visage du Saint à barbe grise qui se frappe la poitrine en disant : «Moi !», car Jésus est entré, le regarde fixement et le montre du doigt. Fini le plaisir et l'amour à la taverne (ou dans le bureau de péage), fini le délicieux enfant à la petite main potelée sur l'épaule, adorable gosse joufflu un peu mélancolique, aux grands yeux, tel qu'il en court les rues de Rome, visage étonnamment traité, proportion exquise... Cet enfant n'est pas au premier plan, mais on voit que tout le tableau est fait pour lui, tout y converge. Un maigre personnage vu de dos se tourne en entendant Jésus, un autre dort sur la table.

Le tableau central : *Saint Matthieu inspiré par l'Ange*, bien que l'ange lui-même descendant du ciel soit exquis, est moins intéressant. Mais le panneau de droite, le *Martyre*, est inouï. Rien de plus sauvage. Un grand bourreau nu (auquel vont évidemment les sympathies du peintre) remplit tout le tableau. Le saint est couché à terre et rappelle un peu le saint Pierre... Un enfant tondu ras crie d'horreur, un ange, fort beau, vient du ciel porter la palme au saint, puis, dans l'ombre (tout cela est mal éclairé), quelques passants et chevaliers regardent avec intérêt cette scène atroce — parmi eux, un garçon au chapeau emplumé, l'air insolent, les coudes sur les hanches, paraît se réjouir fièrement...

Passons encore à San Augustino voir la *Vierge aux adorateurs*. Caravage a vraiment pris pour modèles un vieillard de la rue et une mendicante.

Voyons dans une librairie catholique la traduction italienne des articles de Massis sur Gide, qui vient de paraître. Gide se la procurera. Sur la couverture, un dessin, diabolique... tête longue et pointue, bouche de travers, etc.. Alons enfin à la Galerie Borghese. Je ne saurais rapporter tout ce que nous y avons vu (encore que nous y allions pour Caravage). J'ai tâché de faire mon profit de ce que j'entendis. Gide était très en forme, et épaulé par l'érudition et le goût d'Arduini. Sainte Anne et la Vierge tenant l'Enfant. Monumentale vieille, tout enveloppée dans les plis d'une robe ajustée. Visage sculptural. L'enfant Jésus, gamin de dix ou douze ans, nu, est debout devant la Vierge, les jambes écartées, plein de chaleur, de pétulance, d'ardeur. On n'a point de corps plus chaud. Son petit pied est posé sur celui de la Vierge ; ils écrasent tous deux le serpent, qui ressemble à un ressort. Non loin, jeune *David*, mi-corps, tenant la tête énorme de Goliath, l'air un peu maladif, l'air peu victorieux et presque gêné par cette grosse dépouille. Aucun fond, comme toujours chez Caravage. Admirable poitrine nue, la robe est brune, on voit un peu de linge sur une épaule. Traité, trouvait Gide, un peu à la Delacroix. Peut-être d'autres Caravage de seconde zone, je les revois mal. Nous vîmes aussi une figure assez décorative, garçon brun et gras couronné de feuillage, avec devant lui un panier de fruits (nous étions allés voir le matin, chez Lon-

ghi, un jeune garçon piqué au doigt par un serpent en touchant des fleurs, de la même veine). C'est d'un Caravage nullement inférieur, moins solide, moins mâle — préciosité, complaisances —, peut-être un tableau de commande.

Les Dosso Dossi, trop dannunziens (mais bien réussis dans leur genre), ne plaisent guère à Gide. Une femme de Cranach. Des Bassano soigneusement posés à côté d'un petit Greco..., mais Bassano — bien qu'il fût le maître de Greco, l'Italie le ressasse toujours — n'est pas un grand peintre. Un Bronzino, *David*, je crois, c'est un jeune homme nu, extrêmement musclé, mais de ton pâle, peu de couleur. On voit ici que Florence est avant tout le pays des sculpteurs... D'admirables Titien, mais l'*Amour* paraît léché et fait en plusieurs fois, il paraît littéraire, tandis que la *Vénus*, de la fin de sa vie, est d'une touche légère, mais combien brûlante. Admirable poitrine de *Vénus* — Gide, à la mémoire étonnante, reconnaît une *Madeleine* de Palma ou de Bordone (poignard au cœur) et qu'on a dû restaurer, « car, dit-il, elle a perdu son charme ». Ne goûte pas le genre émail de Lorenzo di Credi. Le *Couronnement de la Vierge*, imité de Botticelli, paraît médiocre. Admirable Véronèse : *Prédication de saint Jean* (?). Étoffes légères, jaune, mauve, orangé... Véritablement, on dirait de la tapisserie. Rien de plus exquis, de plus habile. *Danaé* du Corrège, portrait de *La Fornarina* — peu de femmes ont l'air plus bête ; celle-ci devait l'être comme une vache. La *Déposition* de Raphaël n'est pas du meilleur... Deux bustes du cardinal Borghese par Bernin, excellent de vie, et, chose étonnante et qui fait la joie de Gide, deux ou trois portraits de Bernin par lui-même. Admirable visage à l'espagnole, brûlé de fièvre... Parmi les sculptures, la *Pauline Borghese* de Canova, tant aimée de Stendhal (dont Gide blague souvent le mauvais goût), garde une élégance princière. Quelques beaux antiques, mais presque toujours restaurés. La *Vérité* du Bernin (peut-être sa plus belle œuvre, et qu'à ma première visite j'avais négligée comme pompier) est admirable, ventre étonnant de forme, de force d'ampleur. Elle brandit un miroir, elle est nue, et une étoffe lyrique l'entoure par derrière et flotte au-dessus d'elle...

Puis on s'amuse à regarder le bas-relief alexandrin des *Pêcheurs et Bergers* (restauré lui aussi), qui a de beaux détails.

Nous sortons à deux heures, tout saturés, et allons déjeuner dans le Ghetto, chez Samuele, restaurant enfumé qui nous transporte en Caravage. Gide, qui se rappelle d'un peu partout les curiosités de bouche, voulait manger des *carciofi* à la Judée — artichauts à la juive, qui ressemblent à de gros chrysanthèmes, on croirait manger des fleurs. Arduini parle de plusieurs projets de randonnées qu'il aurait. La Calabre surtout, où l'on va peu. Gide se plaît à rêver que nous pourrions le suivre à Pâques. Arduini, qui a visité l'Espagne dernièrement, y trouve comme moi qu'on y est sans cesse gêné par le souvenir

de l'Italie — tout de même plus belle. Reconduits à l'hôtel, nous commençons par dormir, puis je propose à Gide de monter voir à la Villa Médicis le jeune peintre Toudu. Visite très réussie, car ce garçon, dont le talent est sûr (pas du tout pompier), est de plus très sympathique. Gide n'était pas venu à la Villa depuis quarante ans — il y allait avec Laurens. Nous admirons dans l'ombre la beauté des jardins (me conseille d'aller voir le Boschetto, vrai bois sacré, dit-il). Après avoir causé peinture et donné quelques conseils à T. (se garder de l'obsession du chef-d'œuvre, etc.), ils parlent du Congo, pour lequel T. eut une bourse de voyage. Il donne à Gide quelques échos de son œuvre là-bas, lui parle des gens qui le lisent, qui ont gardé le souvenir de son passage, etc.. Gide enverra un recueil de photos d'Allégret à T.. Dit qu'il ne retournera pas au Congo, car il a su de bonne source que certains n'hésiteraient pas à le faire supprimer en route... Ce soir, Gide est très étonnant, on le sent pris de sympathie pour T., garçon du peuple de Paris, arrivé par son travail, et qu'on devine très sensible. Il montre à un moment la photo du tableau qui lui valut le prix de Rome ; sujet : *Le Retour*. Il a représenté une famille d'ouvriers qui reviennent le soir avec des gosses portant un pain. Cela est si sobre, si contenu, si émouvant que Gide aussitôt en a des larmes dans les yeux. Passons chez Polinari faire une grande provision de Caravage. Gide en achète que nous ne connaissons pas : un admirable *Saint Jean* penché sur son mouton, qui se trouve à Bâle — il est déjà adolescent, les muscles saillent, traité d'une manière presque burlesque. Cheveux bruns, assez drus, tête baissée. Achetons aussi une scène de joueurs (il y en a qui trichent), qui se trouve à Dresde. «Mais, dit le marchand, on en voit aussi à Sienne. Caravage a peint dix fois le sujet.» Gide prend encore le *Repos en Égypte* qui se trouve à la Doria, air assez préraphaélite, Caravage de deuxième zone, et aussi le jeune *Saint Jean* de la même Doria, le dos nu, embrassant un bélier, que j'ai fait mettre dans ma chambre et qui est affolant. Allons au cinéma une heure (nous n'avons pas encore faim, la cuisine hébraïque nous pèse)... Faisons un tour jusqu'au Tibre, où Gide me montre sur les quais, près du palais de Vecchierelli, l'Albergo del Orso, où Goethe allait retrouver ses amis... Paraît connaître assez bien le Borgo et les aventures qui y sont possibles... Mais nous ne traversons pas le Tibre... et allons faire assez tard un repas léger au restaurant Colonna.

Le lendemain matin, sitôt levé, Gide va ouvrir les volets et d'un coup d'œil voit que Rome étincelle... Les rayons du matin dorent Saint-Pierre et toute la ville telle que l'a peinte Corot. Aussitôt il m'appelle pour admirer cet or. L'obélisque à nos pieds est noyé de lumière ; le ciel est pur, l'air vibrant. «Voilà Rome telle que tu ne l'as pas encore vue !» me dit Gide... Mais il n'a eu besoin que d'un instant pour *tout voir*, il n'est pas retourné à la fenêtre.

Je vais d'abord, seul, visiter quelques curiosités qui font partie de ma liste : Saint-Marc, Santa Maria in Via, l'Académie de Saint-Luc. Je retiens chez un bouquiniste plusieurs volumes de Hugo. Plusieurs fois, Gide m'en a récité admirablement quelques poèmes (sur Napoléon : *A la Colonne, Napoléon II, L'Expiation...*). Il vient d'apprendre *Le Satyre*. Cite des passages du *Tombeau de Gautier...* Me conseille de lire les *Châtiments...*, mais il place *Les Contemplations* au-dessus de tout.

Vers onze heures, Arduini vient nous prendre en voiture (avec Ungaretti), pour nous conduire à Palestrina où l'on garde dans un palais Barberini une *Pietà* de Michel-Ange, inachevée. Charmants endroits sur la route, belle campagne... Sympathique village de Palestrina, perché sur la hauteur ; passons en vue de Colonna, perché aussi, et de Zagarolo, aperçu dans une déchirure du paysage, tout lumineux et hardi, où nous passerons au retour. Excellent déjeuner, jolie auberge. Gide aimerait revenir ici, y travailler, tout paraît sympathique. Admirable campagne qu'on surplombe, marmaille charmante et saine à tous les coins de rue. Beauté des vieux palais (Barberini, Palestrina). C'était jadis ici Préneste. Le palais fut bâti sur d'anciens murs romains. Cour à la Hubert-Robert, plein d'une grandeur déchuée, hémicycle rocailleux, vieille fontaine près de laquelle un âne se chauffe au soleil. Dans tous les coins, Ungaretti ramasse des boutures d'œillets pour ses appartements ; elles lui sortent des poches... Intéressant musée : plusieurs antiques, un assez bel autel à trois faces, avec une bacchante, un Zeus et un jeune homme. Quelques belles inscriptions latines de la meilleure époque. Grand nombre de phallus de pierre, énormes, et tellement stylisés qu'on dirait plutôt des pommes de pin. Enfin, dans une salle basse et entourée d'une espèce de draperie baroque qui empêche de bien voir, la *Pietà*. Gide la connaissait par des reproductions, et se rappelle même en avoir vu une presque semblable, mais plus petite, dans un coin de l'appartement Borgia. Cette œuvre nous donne un grand choc : le cadavre, l'abandon, la douleur du ventre crispé, distendu, les jambes qui flagellent, tout est inouï. Le personnage à droite (ange ou Madeleine) est étonnant, ainsi que le bras pendant, pesant, inerte, du Christ... Voyons aussi deux chapelles baroques, avec d'assez beaux anges de Bernin (ici sont enterrés les Barberini). Après Michel-Ange, presque plus rien ne paraît supportable. Retournons à l'auto ; place pleine de gosses et de jeunes gens à l'air excité ; toute la ville paraît lubrique. On nous a dessiné sur un papier un phallus, soigneusement posé sur un coussin de la voiture... Passons à Zagarolo — étonnant village, place, église baroque... Avec, sur un trottoir, au soleil, collection invraisemblable de femmes entassées les unes près des autres, sur des chaises, bavardant et cousant. Rencontrons sur la route quelques beaux garçons travaillant à rempierrer que, par hasard, Arduini, étant passé par ici,

connaît. Des gosses nous disent bonjour. On voit qu'une auto, surtout en hiver, est ici un événement. Admirable retour par une route un peu plus longue. Passons à Montecompatri, village perché, exquisement éclairé maintenant que le soleil baisse. Gide insiste pour que, par les petites rues montantes, nous fassions le tour du pays. Que de beautés, de beaux regards, de santé, de jeunesse, nous goûtons en passant ! Je me sens infiniment conquis — et troublé, hélas ! — par la morbidesse italienne. Poussons à Frascati. La campagne peu à peu se dore en même temps que les ombres s'allongent sur la plaine. Tout n'est qu'enchantement.

Admirons au passage plusieurs villas de Frascati (Mandragna, Torbanios, etc.), mais surtout une place, la Villa Aldobrandini, précédée d'une sorte de haie d'oliviers en pente qui donne une vraie impression de grandeur au bâtiment fort beau... Passons par Marino, où Ungaretti a jadis vécu dans un castel — que nous voyons. Arduini, vraiment brillant causeur, nous raconte, en conduisant, quelques histoires scandaleuses et piquantes sur les grandes familles romaines... Retour à la nuit, au milieu des aqueducs et de la campagne classique...

Prenons une tasse de camomille à l'hôtel avec Ungaretti, puis causons littérature... Il nous laisse. Nous faisons, malgré l'heure, la sieste, et allons dîner, je ne sais plus où. Gide, ensuite, va seul dans un petit cinéma voir un Douglas et 42^e rue (il en avait bon souvenir, mais, me dit-il le lendemain, «je ne peux pas croire à un art qui vieillit si vite. *Le Voleur de Bagdad*, qu'on admira tant il y a cinq ans, n'est maintenant plus supportable»). Moi, ce soir, d'humeur assez inquiète..., j'ai besoin de marcher... C'est demain la rentrée du lycée.

Le lendemain, sortant du lycée à midi, j'emmène le censeur, Dumazet, retrouver Gide qui nous attend à l'hôtel. Il finissait de causer avec Curtius et sa femme, passant à Rome les vacances. Déjeuner chez Ranieri... Dumazet parle des conférences qu'il doit faire au lycée sur quelques auteurs modernes... Nous en venons à la graphologie, dans laquelle D. est étonnant. Gide lui montre quelques lettres qu'il a sur lui de gens que je connais (Rouart, etc.). Divination étonnante. Dumazet me dit ensuite son admiration pour la jeunesse et la simplicité de Gide. Tout, en effet, de ce déjeuner fut réussi. Gide promet à D. quelques autographes d'écrivains intéressants, qu'il envoya depuis... Le soir, après mon lycée, nous pûmes prendre le thé, place d'Espagne, dans une maison anglaise.* «Très Valéry Larbaud», disait Gide — atmosphère cossue, littéraire, des Piranese aux murs. Nous y trouvâmes par hasard Arduini (à Rome, tout le monde se rencontre), et Gide causa avec plaisir.

Ce soir-là, je ne dînai pas avec Gide, qui devait retrouver à sept heures Cur-

* Babington.

tius. Ils ne s'étaient pas vus depuis l'hitlérisme et avaient besoin de causer...

Après avoir dîné au lycée, je reviens à l'hôtel où Gide m'attend. Allons au théâtre della Valle voir une troupe napolitaine: Nous n'y comprenons rien, mais y allons pour le jeu. Acteurs souples, passant facilement du sentiment au burlesque. «Dans les deux genres séparés, j'ai vu mieux en Italie», dit Gide. Sortant du théâtre à minuit passé, nous avons faim et nous faisons servir un plat important de jambon arrosé de lait, au café Biffi.

Déjeuner le lendemain avec Letellier dans un restaurant de la place Colonna. (Gide a vu ce matin le Michel-Ange du palais Rondonini, puis à la Corsini est allé voir la nature morte du Caravage, qu'il trouve très belle. Ne croit pas possible que le *Narcisse*, qu'il trouve faible et lourd, soit de Caravage. Façon sans vigueur de s'appuyer, etc.. A extrêmement admiré l'*Adonis partant pour la chasse*, de Titien, le mouvement, la passion, le dernier regard chargé d'adieux, lui ont fait grande impression. J'avais peu regardé ce tableau ici, ayant un souvenir très vif de celui du Prado..., de même que d'un *Méléagre*, de Tintoret, je crois... Gide avoue que cependant Titien n'est pas son peintre préféré, mais trouve que les peintres modernes, en voulant fuir le sujet à tout prix, ont souvent bien eu tort. Au sujet de Berenson, surtout spécialisé dans le Quattrocento, il me disait l'avoir vu chez Bernheim incapable de distinguer un Manet d'un Cézanne...)

Gide et Letellier commencent par parler d'Assise, qui nous enchante la journée et, le soir, vous fait faire un retour sur vous-même. On doute de sa vie, on se juge agité, etc.. Parlent aussi de la maladie et de ce qu'elle mûrit en nous (L. a fait du sana). Gide l'interroge sur ses projets, ses goûts. (L. me dit ensuite : «Gide est grand, car il vous fait aller plus loin en vous-même qu'on n'irait de soi seul.») Au sujet des conversions, Gide parle excellemment du cas Rivière, fait aussi quelques confidences sur sa propre vie, parle du Congo (quand il en parle, c'est bon signe). Au dessert, vient le plus sympathique des surveillants du lycée... qui d'ailleurs ne dit pas mot. (J'en avais prévenu Gide.) Il ne le quitte pas des yeux.

Gide obligé de raconter ce que Curtius lui a dit de l'Allemagne, ce qu'il m'a déjà répété, il s'en excuse — puis, le soir, me dit qu'il a même avec moi de la coquetterie. Je l'assure que rien n'est plus inutile. Je trouve l'occasion — car il craint d'avoir paru mauvaise langue à Dumazet, ayant dit la veille quelques vérités sur Montherlant — pour lui dire la bonne impression qu'il a faite, et que, d'ailleurs, toujours, la première fois qu'il voit quelqu'un, il est épatant. «Oui, dit-il, et ensuite je deviens un raseur ! Mais c'est que j'ai un tel besoin d'être aimé ! Lorsque je n'aurai plus de coquetterie, je serai bien sur le point de finir.» Quant au fait de dire du mal des gens, je l'assure qu'il en est exempt, et que j'ai remarqué la même chose chez Martin du Gard et Schlumber-

ger. Rien ne peut lui faire plus plaisir, et il me dit que c'est précisément cela, l'esprit de la vraie *N.R.F.*

Vient me prendre à quatre heures, à la sortie du lycée, revoyant un moment Letellier et Dumazet — bonne entrevue. Gide a sur lui une lettre intéressante... Allons un instant chez Ungaretti, avec lequel nous devons aller voir de jeunes Siciliens (dix-huit et vingt ans), l'un sculpteur, l'autre peintre, amenés il y a deux ans à Rome sans le sou et qui, doués d'un talent assez inouï, sont maintenant à la mode. Je trouve leur cas bien poétique, les pare de grâce et de charme..., mais j'apprends par Letellier qu'ils risquent fort de le perdre : les gens les flattent trop, ils touchent une pension de la reine, on leur a fait une exposition, etc.. Letellier les a connus à leur début. L'aîné, le peintre, est, paraît-il, très bien... Ungaretti nous fait, avec sa femme, prendre le thé ; il a invité Gargiulo, homme à l'air sévère, son meilleur ami et un des bons critiques italiens. La conversation se prolonge, intéressante, mais vraiment cet homme est trop sérieux. Nous ne sommes libres qu'après sept heures, alors que j'avais fait annoncer aux Siciliens que nous irions les voir à cinq heures. Leur atelier est au diable, via Flaminia. Enfin nous y voilà. Ils ont été obligés de sortir, mais un garçon tout souriant, brun, frisé, éveillé, en salopette, à l'air de plâtrier, qui nous dit être encadreur, nous fait entrer dans l'atelier, nous éclaire avec une baladeuse les œuvres de ses maîtres. Gide se récrie bientôt, ne regrette pas d'être venu (il avait des craintes). Chez le peintre (qui, d'ailleurs, est plutôt dessinateur, il ne sait pas mettre la couleur, en fait une chose verdâtre et décomposée), le talent est très personnel. Curieux sens de la forme et de la beauté masculines. Plusieurs nus au fusain (un peu trop noirs, un peu trop appuyés) sont remarquables — et aussi, couchés sur le sable, des enfants siciliens, nus, qui ne manquent ni de plastique ni de sensualité. (Mais la recherche de l'expression, des effets, pourra faire le plus grand tort à ce garçon qui, on le sent, devrait être dirigé.)

Ce soir, nuit des Rois, Befana italienne, jour de Noël des gosses ici, je conduis Gide Piazza Navona voir la jeunesse. Beau tintamarre et bousculade. Tout le monde achète des trompettes et souffle dedans à qui mieux mieux. La place et les alentours sont charmants. Après avoir bien vu, allons dans un cinéma populaire voir un film italien. Ce à quoi Gide tient. Peu d'intérêt. Actualités escamotées et censurées. Puis, comme malgré l'admirable nuit il fait froid (il est déjà tard), Gide me donne rendez-vous au restaurant. Je veux voir encore les enfants, prendre part à leur joie. C'est une sorte de devoir pour moi. Je retourne à la place... Assez bacchiques ou «Luperciales», ces défilés de garçons excités, rieurs, se tenant les uns les autres. Leur musique ridicule ne manque pas d'amuser.

Civita-Vecchia. — Partons le lendemain, dimanche, d'assez bonne heure,

en voiture pour Tarquinies. Il fait beau. Nous devons voir aujourd'hui Stendhal à Civita-Vecchia, et les Étrusques. Je me réjouis infiniment. Dans Tarquinies, où nous arrivons après deux heures de route, les gens ont l'air étrusque, traits larges et teint de brique, ce qui est très agréable. Avec un peu de peine, car c'est fête, nous décidons le gardien à nous conduire aux tombeaux. Ils sont loin de la ville, et loin d'être tous déblayés, dans plusieurs champs clos de murs. Se signalent par de petits tumulus. Il est bon d'avoir une auto pour aller de l'un à l'autre... Nous y passâmes au moins deux heures, dans l'admiration et la joie la plus vives. C'est une des plus belles et plus étranges choses qu'on puisse voir (Gide connaissait déjà fort bien les tombeaux de Chiusi et d'Orvieto). Chaque tombe souterraine représente une chambre, au milieu est figurée une poutre. Chacune des dix chambres que nous vîmes est ornée de fresques, fort bien conservées et qui ne ressemblent à aucune autre. Nous vîmes d'abord celle d'un amateur de chevaux — admirables bêtes et cavaliers, le tout dessiné d'un seul trait net et vivant. La deuxième chambre représentait des scènes lubriques, partouses et amours entre hommes d'une sensualité effrénée ; dans d'autres, nous vîmes d'admirables léopards, puis de très belles scènes de banquet, beaux échantons, dîneurs étendus, hétaires — étonnantes danseuses à l'air espagnol. Toute la vie étrusque s'ouvrait devant nos yeux... Ce peuple, dit Michelet, le seul qui eut la conscience qu'il ne serait pas éternel, qu'il devait mourir, mais qui, habité par l'idée de la mort, d'ailleurs, n'en est pas triste. Quel amour de la vie chez eux ! Tout dans leurs tombes ne parle que de fêtes et plaisirs. C'est la joie dans la mort. « Ah ! dit Gide en sortant, comme ils nous semblent loin de nous... mais, tout de même, nous nous serions bien entendus avec eux ! » Le musée de Tarquinia est fermé, mais on peut cependant nous montrer quelques gisants admirables.

Allons déjeuner à Civita-Vecchia sur le port, dans un restaurant réputé comme un des meilleurs d'Italie ; on y mange surtout des poissons, langoustes, spigola, etc.. Rien de meilleur... En déjeunant, Gide parle fort bien de Browning, l'homme qui l'influença le plus avec Dostoïevsky, nous donne grande envie de lire au moins *The Ring and the Book*.

Arduini soulignait fort bien le côté uniquement sensuel et cérébral de l'amour chez les Étrusques, tel qu'on le retrouve encore chez les Toscans. Nulle place pour la tendresse, mais bien plutôt pour la cruauté. Mais ce qui l'emporte, c'est l'obscénité.

Nous allons voir la maison consulaire. Un petit vieux de quatre-vingts ans, très sourd, M. Bicci (?), petit-fils de l'ami chez qui logeait Stendhal, a gardé la maison et quelques meubles. D'abord le salon du Consul (il n'y reste rien), puis son bureau, enfin sa chambre (sans intérêt). Seul le bureau est intact. Il

y reste environ cinq cents volumes de la bibliothèque de Stendhal qui les y laissa, car il mourut, étant en congé, à Paris. Édition du *Rouge* en deux volumes, bien reliés (rouge), dont une page seule est imprimée ; bon nombre d'annotations de Stendhal sur quatre pages blanches. On montre le volume des *Huit Codes*, et aussi un petit Horace avec un trou sur la page de garde. Stendhal a noté : «Ce trou a été fait pendant la campagne d'Iéna. Depuis, ce livre ne m'a jamais quitté, bien que je ne l'aie guère lu.» Boîte à poudre, ronde, en bois. Dans le couvercle, Stendhal a écrit plusieurs phrases, et dans l'intérieur de la boîte, tout en rond, il a aussi noté je ne sais quelles pensées et résolutions de sa petite écriture fine. Un beau portrait («Le visage le plus déconcertant que je connaisse», dit Gide). C'est le Stendhal à la canne. Bicci sort précisément de l'armoire la canne même de Stendhal. Elle est assez haute, à petit pommeau. «Mais, dit-il, Stendhal la tenait par le milieu, car il était petit.» Aussitôt, car il la tient lui-même (on voit fort bien la place noire des doigts), il semble voir Stendhal marcher par les rues de cette ville où il s'ennuya tant — «alors que nous, disait Gide, nous nous y plairions bien !»...

Pour finir, il fallut écrire quelques lignes en souvenir. Gide nous fit signer la feuille qu'il avait faite. Mais, en la relisant, je trouve d'abord une faute d'orthographe, puis une faute de construction. C'est proprement du charabia. Je le convaincs de recommencer, et le deuxième jet est tout à fait digne d'enrichir les archives du musée... Ce qui était émouvant aussi, ce fut une étude toute récente sur Stendhal, que Bicci nous montra : elle vient de paraître et portait sur la bande de couverture : «Je mets un billet à la loterie, mon seul but est d'être lu en 1935.» «Eh bien ! disait Gide avec émotion, il a gagné !»

De retour à Rome (nous passons par la Bocca della Verità, ce qui lui fait plaisir), passons une heure à causer... Gide nous parle de la pièce qu'il vient de finir pour Jovet. Il a voulu faire œuvre d'art, bien qu'agitant des problèmes sociaux. «Je ne donnerai pas cette pièce, bien qu'il y ait de bons endroits. C'est une expérience que j'ai faite. Impossible de faire de l'art pour prouver quelque chose. Cela m'a donné, car la fable grecque est inépuisable, l'idée d'écrire un *Apollon chez Admète*. Apollon ne doit pas servir, il ne doit être au service de personne.» («Pourquoi alla-t-il chez Admète ? m'avait-il demandé un soir, n'en était-il pas amoureux ?») Confié son grand amour de l'Italie — jadis, il y venait tous les ans —, et pense mieux la connaître que la France. Maintenant, bien que Curtius lui ait donné envie de retourner en Allemagne, ce dont il brûlait, il espère bientôt revenir à Rome, avant Pâques peut-être. Il prend même avec nous une espèce d'engagement, ce qui est rare de sa part. Ici il aime tout, le peuple, la lumière, la cuisine, ses souvenirs...

Ce dernier soir, nous allâmes tous les deux dîner chez Ranieri, et nous nous contentâmes d'une courte promenade. J'eus envie ensuite de flâner.

... Je dis adieu à Gide, qui devait prendre le train de midi, donc trop tôt pour que j'aie l'embrasser à la gare. C'était vraiment un au revoir qu'il me disait, m'a-t-il semblé. Jusqu'au dernier moment, il m'encourage. «Allons ! c'est si beau, d'avoir quelque chose à obtenir de soi !»

Gide se plaignait un soir — ou plutôt constatait calmement — que la curiosité chez lui commençait à se calmer. Mais, à côté des autres hommes, comme il reste vibrant, plein d'antennes, s'intéressant à tout et découvrant sans cesse ! Et comme aussitôt le mot qui juge et qui résume lui vient aux lèvres...

Gide, dans sa curiosité de jadis, quel beau spectacle ce devait être... Il y mit tant d'intensité et de ferveur qu'il n'est pas étonnant qu'il ait tant de souvenirs, et si vivants, de voyages, de culture, de musées, etc.. Tout ce qu'il a gardé correspond en lui à une émotion.

Admirons aussi, avant de nous quitter, la chance qui nous avait fait aller chez Ungaretti le 1^{er} janvier, et trouver Arduini... «Ce jeune homme possédant une auto, avec qui on serait à son aise, dont nous rêvions cet été pour notre randonnée, nous l'avons trouvé», disais-je. «C'est vrai, disait-il, nous avons toujours de la chance...», et il convenait que faire un petit voyage avec Arduini ne lui déplairait pas du tout.

10 février.

Lu à la Bibliothèque allemande le *Voyage en Italie* de Montesquieu.

Puis, à la Farnèse, *Fantôme d'Orient*. Passé deux heures exquises à le lire.

12 février.

Mon dernier jeudi, j'allai aussitôt après le déjeuner au Corso, chez Madame Curtius à qui je donne quelques leçons. Il pleuvait et j'étais en avance. Je m'assis chez un antiquaire, à choisir quelques photos assez vieilles de *Putti* ravissants par Donatello... Mme Curtius n'était pas chez elle ; elle avait téléphoné au lycée pour que je ne vienne pas, alors que j'étais déjà en route. J'allai place d'Espagne... J'avais l'intention d'aller au Musée Keats, sur la place, dès trois heures, aussitôt l'ouverture. La visite fut émouvante. Une jeune Italienne me guida. Les visites de Français sont rares... Keats ne passa que quatre mois à Rome ; on voit la chambre où il mourut, portraits, dessins, souvenirs, manuscrits. Dans la chambre voisine couchait Severn. Considérable bibliothèque concernant les romantiques anglais. On peut y venir travailler. Dernièrement, un étudiant italien découvrit dans l'*Edinburgh Review* des articles publiés par Stendhal. Le plus bouleversant du musée, parmi les nombreux dessins et portraits de Severn, c'est le *Keats sur son lit de mort* : dessiné pour ne pas s'endormir pendant qu'une sueur mortelle baignait son visage. On le voit bien aux mèches de cheveux collés... Étonnante expression. Bien-

tôt, je pourrai posséder une copie de ce dessin...

Lu dans toutes les classes, pour la fête de Condorcet, plusieurs passages de *L'Enfant* (Jules Vallès). Grand succès. Rire et émotion. Ce livre résiste aux années. J'aimerais en parler davantage.

Relis *La Renaissance*, de Burckardt.

Relis le *Voyage en Italie*, de Montaigne.

12 février, le soir.

Rencontré l'autre soir, chez Ungaretti, Barbieri, ami d'Arduini. Admirateur passionné de Gide. Grand ami de Chuzeville. Toucher à travers lui le fond de Naples me brûlera sans doute — mais il faut tout savoir.

17 février.

Passé mon dimanche après-midi à lire les pages de Gundolf sur Goethe en Italie, et des morceaux du journal de Whitman (souvenirs de la guerre, amour de la nature...). Il ne faisait, Dieu merci, pas trop beau, aussi ai-je pu lire sans regret...

Pris à la Bibliothèque Farnèse la série des *Thibault*. Après les voir lus, j'écrirai à Martin du Gard... A peu près épuisé la Bibliothèque Farnèse ; j'ai promis ma carte à un petit Allemand, mon élève, tout dévoré du besoin de s'instruire. Il était fou de bonheur. On a droit à six livres à la fois.

Mercredi fut un jour assez chargé d'événements, d'impressions, presque un embouteillage... C'est peut-être ce qui me plaît le plus : la solitude et la méditation tout à coup traversées d'une série d'enchaînements. On va au monde..., et on lui porte quelque chose. Comme j'entrais en classe, Dumazet me demande de venir déjeuner chez lui avec son hôte, un jeune dessinateur de Paris, élève de Ruhlmann. Avant le déjeuner, je fais sous le soleil une petite marche avec Letellier, ami lui-même de ce garçon ; me vante son goût, sa culture, etc.. Parlons comme toujours, car nous nous comprenons (et cette amitié m'est douce).

Déjeuner agréable : Fréchet, Dumazet et moi. Parlons de l'Espagne, de Rome... L'ardeur que j'ai mise les premiers mois à voir à peu près tout de Rome, j'en récolte parfois les fruits. Parlons aussi de Stendhal. Fréchet, sur la musique, est brillant. Comme il ne connaît pas les Caravage de Saint-Louis, je l'y conduis ; de là, allons au Panthéon. Ce fut, à mon premier voyage en 27, une grande impression. Trouvons chez un bouquiniste *Les Copains*, de Romains, que je donne à F.. Nous avons sympathisé aussitôt. Nous avons le même âge. Mais lui est un Monsieur ayant une situation, peut-être un nom. Depuis des années, il travaille. A montré chez Dumazet des collections de photos représentant des intérieurs créés par lui. Je le conduis à San Lorenzo

in Lucina voir la tombe de Poussin qu'il ne connaît pas (il en est à son troisième voyage à Rome). Je viens précisément de lire le *Poussin* de Desjardins.

Je dois rentrer chez moi pour donner une leçon à un prince romain, laid et prétentieux, qui passe une heure à bâiller, ou va faire un séjour dans mon cabinet de toilette pour raccourcir le temps... Chance que j'admire, nous rencontrons le type, qui justement me dit qu'il ne pourra pas venir aujourd'hui. Je suis libre ! Passons chez Anderson et Polinari, où Fréchet achète des photos de Caravage. Errons un peu aux alentours de la place d'Espagne, ayant plaisir à causer et à jouir de Rome. Attendons Arduini un moment dans sa boutique, ce qui permet à Fréchet de regarder les antiquités. Puis il arrive, aussitôt très charmant et plein d'histoires. Tous deux parlent fort bien de Saint-Simon. Arduini raconte des anecdotes sur de Pisis, le peintre, répertoire charmant d'histoires snobs et de faits historiques. Il lit beaucoup. Barbieri, son ami napolitain, vu chez Ungaretti, viendra plus tard.

23 février.

Promenade en voiture avec Arduini, Barbieri et Fréchet. Traversé Grottaferrate et monté à Rocca di Papa, village gris bleuté, accroché au coteau. Même situation que Moulay-Ivrio, dit Fréchet, mais la couleur est différente... J'ai bien mal voyagé. Dans ma mémoire, les images sont estompées... A Rome, j'aurai peut-être appris à regarder... Quand Gide me parla du musée de Volubilis, je ne me rappelais que confusément le buste de Césarion, et le jeune cavalier du V^e siècle... Montée par une route en lacets, bordée par des bois de châtaigniers dépouillés, jusqu'à Monte-Cavi, horizon étonnant ; on domine à mille mètres toute la campagne. Sur cette hauteur, se trouvait jadis un temple à Jupiter ; on le démolit au XVII^e siècle, pour faire un couvent, aujourd'hui devenu un hôtel (belle situation, prix peu élevés). Du haut de Monte-Cavi, on voyait fort bien la colline de Tusculo vomissant (et crachant), Frascati, les terrains qu'on appelle les Camps d'Annibal, l'emplacement d'Albe-la-Longue, le petit lac de Nemi, tout encaissé, dont on n'a pas sorti les trésors qu'on espérait, le lac d'Albano avec Castelgandolfo, la propriété du Pape (anciennement aux Barberini) qui s'étend au bord... Fréchet, à Monte-Cavi, parle fort bien de l'Espagne... Que de choses oubliées et mal vues ! Mon œil était encore mal fait à la peinture. J'aurais dû mieux voir (et retenir) les Greco de Tolède et de l'Escurial..., je n'ai fait qu'y passer. Le Prado, je l'ai mieux vu. Descendons jusqu'à Albano. Assez gros bourg, qui n'est pas situé directement sur le lac. Il faut monter à pied une assez longue côte, le long de laquelle des garçons lestes et débraillés jouent au soleil. Nonchalance et farniente des pays italiens. L'œil amusé et lubrique dont on regarde les étrangers. Voici le lac. Il est sévère, de couleur sombre ; de la pierre volcanique, assez nue, l'entoure,

escarpée ; point de maisons souriantes, perchées... Je crois qu'il me plaît plus que le Lac Majeur, vraiment trop grand. Celui-ci, on le possède d'un regard... Les arbres, chênes verts (dont parlait Stendhal), du côté d'Albano, sont admirables. Allée tortueuse et solennelle. Corot vint souvent peindre ici. Il y fit ses débuts. Sous un chêne sont étendus quelques garçons, dont les habits passés reçoivent le soleil. Rien de plus mythologique. On songe à Tityre..., et ce motif même est un Corot (mais en ce jour d'hiver la lumière n'est pas la même). Allons jusqu'au début de la propriété papale. Premier bâtiment, salésien, d'un goût épouvantable («Propagation de la Foi»). Calvaire tout peint de neuf, sur un hémicycle autour de l'Albero Grosso, chêne énorme et ramifié entouré d'un banc de pierre. C'est l'arbre de Stendhal. Je ne sais où il raconte qu'il s'arrêta ici, sous l'arbre, le jour même de ses quarante ans, et fit un examen de sa vie. Redescendons sur le cottage. Toits de tuile, d'un gris-rose. Tout à fait Corot. Albano est maintenant déserté des touristes. Jadis, et jusqu'avant la guerre, aucun endroit n'était plus élégant. On voit encore des villas abandonnées. L'automobile a tué Albano, dit-on. Charme extrême de la conversation d'Arduini et de Barbieri, qui ont tout lu et comprennent fort bien les divers points de vue des étrangers sur leur pays... Ils le visitent d'ailleurs aussi bien que des étrangers...

... Beauté du crépuscule dans Rome. Le chien et loup y est fort beau ; les gens rentrent du travail en flânant. Douce excitation dans l'air.

(De Monte-Cavi, on voit la mer, et l'ancienne voie latine qui se perd dans les bois...)

25 février.

Ungaretti, en décembre, m'avait fait lire dans *Il Circolo* quelques vers d'un jeune poète, Sandro Penna, traitant de la rencontre d'un jeune homme assis au bord d'une fontaine avec un enfant qui vient lui donner la main. J'avais trouvé du charme à ce poème, et secrètement souhaité connaître Penna...

Tous les dimanches après-midi, Ungaretti reçoit... Cela m'attire un peu, comme jadis d'aller voir Max Jacob.

Je fus hier chez Ungaretti, avec l'espoir presque ferme que j'allais y trouver Penna. Il était seul avec le poète. A quelques mètres, il paraît assez jeune, presque enfant. Il est frêle. De près, au contraire, on lui trouve assez mauvais teint et des traces de fatigue. Nez assez grand, busqué... Il fallut attendre longtemps, car ce garçon questionnait longuement Ungaretti au sujet de la censure. Il emprunta quelques poètes français à Ungaretti, et le dossier de l'affaire Verlaine-Rimbaud. Penna est un ami de Cacciatore, ce jeune poète sicilien, à l'air de statue, que Baruzzi m'avait fait connaître, et dont la méfiance me déçut. J'ai coupé les ponts avec lui.

Quand nous fûmes dehors, Penna me fit dire mon nom, qu'il n'avait pas bien compris. « Ah ! vous êtes Levesque ! » Cacciatore lui avait parlé de moi, lui disant que Gide était venu à Rome exprès pour moi, etc., et il se trouve que Penna est un de ces garçons comme Si Haddou, Barbieri, etc., absolument fou de Gide, le sachant par cœur, l'aimant mystiquement. « Mon livre de chevet, dit-il, c'est les *Pages de Journal*. Tous les soirs je les lis... » « Gide parle d'un voyage qu'il a fait avec moi », dis-je. Penna est tout conquis. Je l'emmène dîner dans un restaurant médiocre — car à la fin du mois je n'ai plus le sou. (Il habite chez ses parents, avec qui il est mal, car il ne gagne pas d'argent ; je le crois dans une grande détresse.)

13 mars.

Bordaz vient de passer dix jours ici. Il logea dans une chambre attenante à la mienne. Son séjour me permit de revoir certains monuments de Rome, d'en découvrir d'autres, de lui faire partager un peu ma connaissance de la ville, ce qui est la meilleure façon de l'approfondir... et de se juger soi-même. Rien ne peut plus avancer la connaissance de soi que l'épreuve de vivre avec une personne assez intelligente quelques jours. Les points de sympathie, de contact avec Bordaz ne manquent pas... Cependant notre entente n'est pas assez ancienne et profonde pour que j'aie goûté près de lui les plaisirs des conversations de Saint-Paul avec Fernand, ou même la joie, camarade, de la présence de Le Planquais à Fès. J'étais aussi trop près du séjour merveilleux de Gide pour ne pas faire la différence..., mais en tout cas, puisqu'il faut toujours en revenir à soi, j'ai pu me rendre compte que l'influence de Rome commence à me marquer ; je sais dès à présent un peu mieux goûter les œuvres et les paysages (Gide n'y est pas étranger). Bordaz, même, m'a trouvé changé sur ce point depuis l'été... Il me conseille de me diriger vers la critique d'art. « Si tu as le goût bon pour les œuvres d'art, me disait-il, je trouve que souvent tu me montres des types bien laids... » C'est la première illusion à vaincre : il ne faut pas s'étonner d'être en désaccord sur la beauté...

Comme j'étais en congé pour le Mardi Gras, je fis voir maintes choses à Bordaz le premier jour — trop même, me dit-il. Il en fut saturé. Nous prîmes une voiture, rien de plus délicieux, et, au fond, de moins cher. Commençâmes par voir le Panthéon (étonnante coupole, Bordaz se rend très bien compte du trompe-l'œil et me l'explique). J'admire surtout le volume du vide... Passons à Saint-Louis voir les Caravage. La fresque du *Bourreau* intéresse et affole presque Bordaz. Ces peintures, on a beau les voir, restent grandes. Je les comprends de mieux en mieux. Nous nous faisons conduire piazza Navona, toute ensoleillée. Des gens errent et se chauffent. Ce grand rectangle se détache, entouré de ciel. Puis on nous mène au palais Rondonini (chez Sanseverini-

no) voir la *Pietà* de Michel-Ange, moins belle que celle de Palestrina, moins achevée aussi. Dans ce marbre, Michel-Ange avait d'abord sculpté une autre œuvre, dont on voit l'ébauche. La Vierge soutient le Christ, dont le poids la fait tomber en avant. Cela est à peine indiqué. Seules sont finies, et vraiment parfaites, les fines jambes du Christ. Ce sont celles d'un jeune homme, fléchies, exquises... On voit cela dans une bibliothèque, sous la surveillance d'un valet de pied à cordon rouge. Nous déjeunons via della Giulia. Je revois non sans joie les cités étrusques, les sculptures, et surtout les vases qu'en octobre je n'avais pas su bien regarder et qui maintenant me parlent. Rien de plus délicieux que la villa elle-même. Un jeune garde nous suivit dans la salle du rez-de-chaussée où l'on conserve les urnes antiques, et dans le réduit où, seul, est exposé le ciste de Préneste ; il s'accroupit pour en faire tourner le socle. Nous avons vu le matin le palais Farnèse. Nous vîmes le soir la Farnésine. Je fus heureux de revoir les fresques si sensuelles de *Psyché*, où malgré la couleur criarde, les retouches, il semble à chaque instant reconnaître l'inspiration de Raphaël... Sur ces plafonds sont peints quelques images, quelques corps de la plus belle volupté. Montons voir le Sodoma, qui, bien que le voie pour la deuxième fois, ne me paraît pas moins beau, au contraire ; on n'a jamais rien fait de plus voluptueux. Les femmes et les amours sont adorables. Alexandre royal, Héphestion splendide, et j'aime par-dessus tout ce jeune homme habillé, au teint chaud, l'œil en feu, qu'on appelle l'Hyménée, et qui se tient en souriant près d'Héphestion. Comme il ne faisait pas encore nuit, et bien que Bordaz se sentît las, j'insistai pour le conduire dans le Trastevere, dont nous étions tout près... En souvenir de Stendhal et pour voir le panorama de Rome (mais il aurait fallu monter plus haut), nous fûmes à San Pietro in Montorio... Nous finissons par Sainte-Marie, où la mosaïque au couchant étincelle. Regardons revenir du travail les garçons sur la place, puis un autobus nous conduit dans le centre...

Le Mardi Gras au matin, nous allons au Musée des Thermes. Je commence à le connaître assez bien, et ne mets plus rien au-dessus du *Niobide* de Subbiaco ; quand on le voit de dos, en clignant des yeux, c'est un adolescent superbe, ensoleillé, nu, qui s'agenouille sur la plage... Nous fûmes ensuite voir les Thermes de Caracalla. Il faisait beau, et les murs gigantesques paraissaient des rochers. Quelques corbeaux sortaient des trous et se jetaient, silencieux, dans les ruines. Nous étions seuls. Impression de grandeur, comme devant un spectacle de la nature. Rien ne doit être plus terrible, la nuit, que ces murailles et ces recoins. Peu de choses sont plus fantastiques. On se croirait dans la montagne. Heureusement, le soleil égayait les briques et caressait les herbes nichées dans les murs.

Nous déjeunons près de la place de Venise, mais en sortant, pluie assez

forte. Une voiture nous mène aux Galeries. Bordaz voudrait aller au cinéma. Heureusement, je résiste. Mieux vaut aller un instant au café, en attendant la fin de cette giboulée. Chez Aragno, il écrit des lettres et je lis les journaux. La pluie cesse, nous allons au Forum. Sur le ciel gris, bleuté, les monuments encore tout inondés prennent un relief fulgurant. Ils nous parurent plus beaux que sous le soleil du matin. Ils se détachaient mieux, leur ligne était plus nette. Il s'agissait davantage de sculpture et d'architecture que de peinture, ce qui naturellement est souhaitable. Montons au Capitole, regardons les animaux et l'admirable place. Entrons à l'Ara Coeli. Content de revoir, sur le tombeau du cardinal d'Huet, le ravissant *Saint Georges* de Bregno. Nous nous faisons ouvrir la chapelle de Pinturricchio, pour voir la *Vie de saint Bernardin*. Ces fresques sont exquises. Tout n'y est que grâce et gentillesse. Charme de la première Renaissance. Ensuite, avec la nuit, nous fûmes rendre visite à Ungaretti. Grande impression, car cet homme, la première fois qu'on le voit, est étonnant. Du sein de la banalité, tout à coup la poésie jaillit de ses phrases. Il s'anime et devient grand... Nous parle excellemment du Forum sous la pluie que nous venons de voir. Causons de l'exposition de peinture (quadriennale) que j'ai vue avec Penna...

Comme j'eus classe le jour des Cendres, je ne vis pas Bordaz avant le soir. Si je me souviens bien, j'improvisai alors un dîner dans ma chambre, puis nous fûmes au cinéma voir le voyage du Roi aux Somalis. Je m'endormis d'ennui. Sans cesse on voyait le cortège royal, et presque jamais les indigènes. Ce qui aurait pu être beau était atrocement abîmé.

Le jeudi matin, Bordaz se promena avec un de mes élèves du cours supérieur, étudiant en droit...

L'après-midi, nous fûmes voir Dumazet, pour lui montrer l'écriture de Martin du Gard et quelques autres (je lui ai fait voir celles de tous mes frères et sœurs, de maman, et celle de notre arrière-grand-père. Cela est bien important pour se comprendre soi-même).

Ensuite, nous fûmes au Pincio, puis voir les Caravage au Popesto. Ils étaient, malgré l'heure, bien éclairés, et firent effet sur Bordaz, surtout sensible à la peinture. Je les trouve toujours plus beaux.



R. M. RILKE EN 1910

**Dessin de Marie de La Tour et Taxis
(Bibl. Nat., Vienne)**